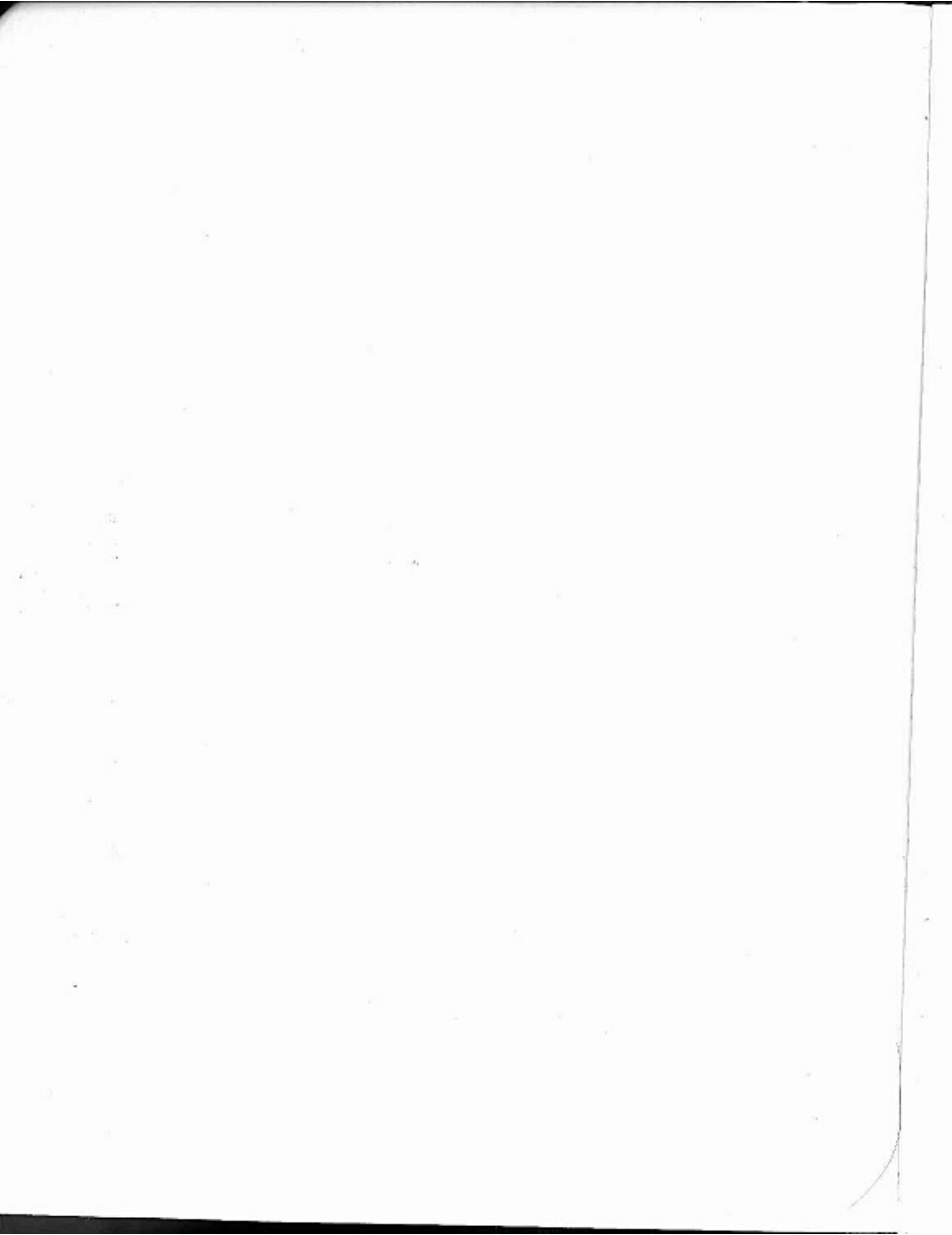


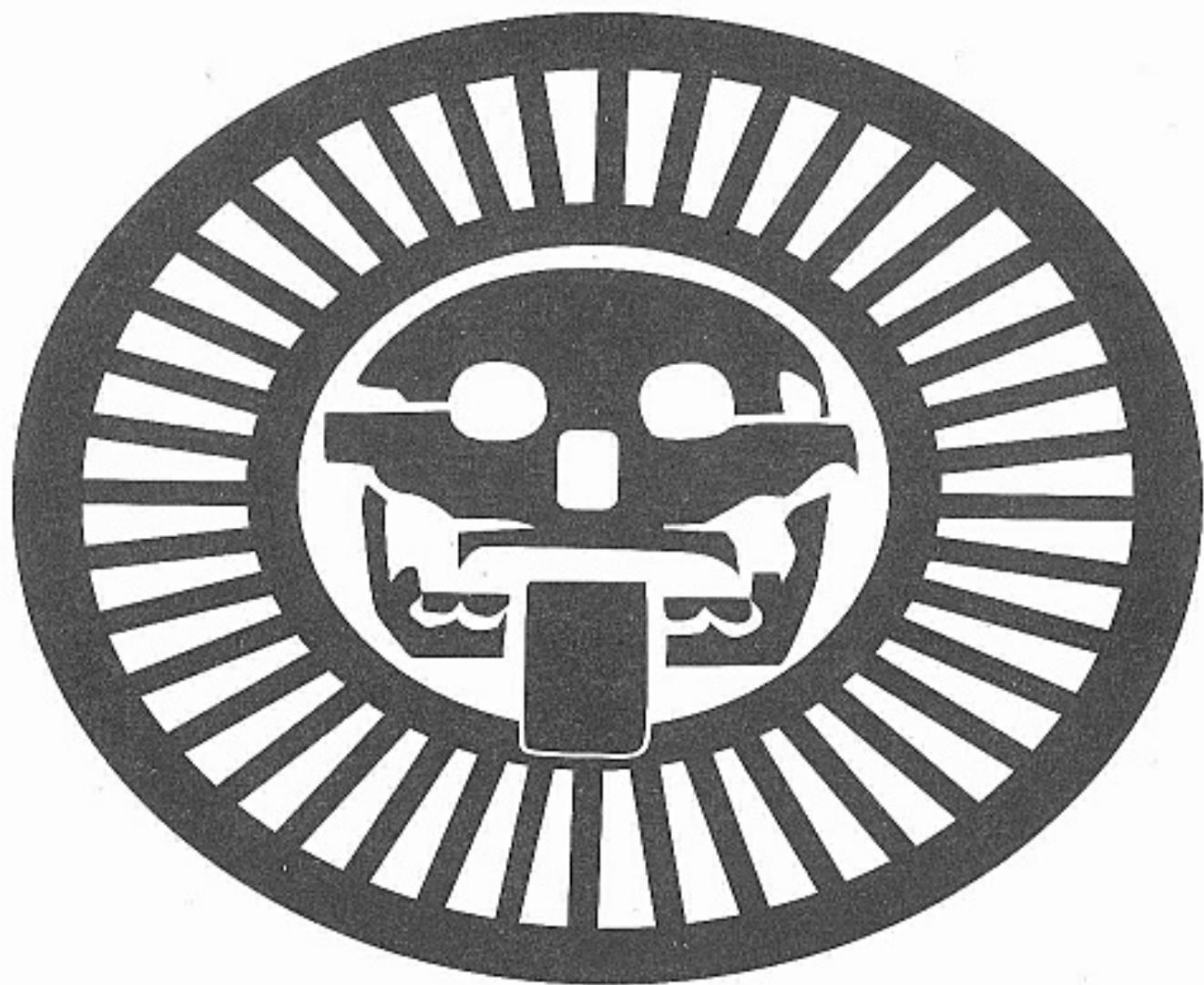
Frank Henry Timour

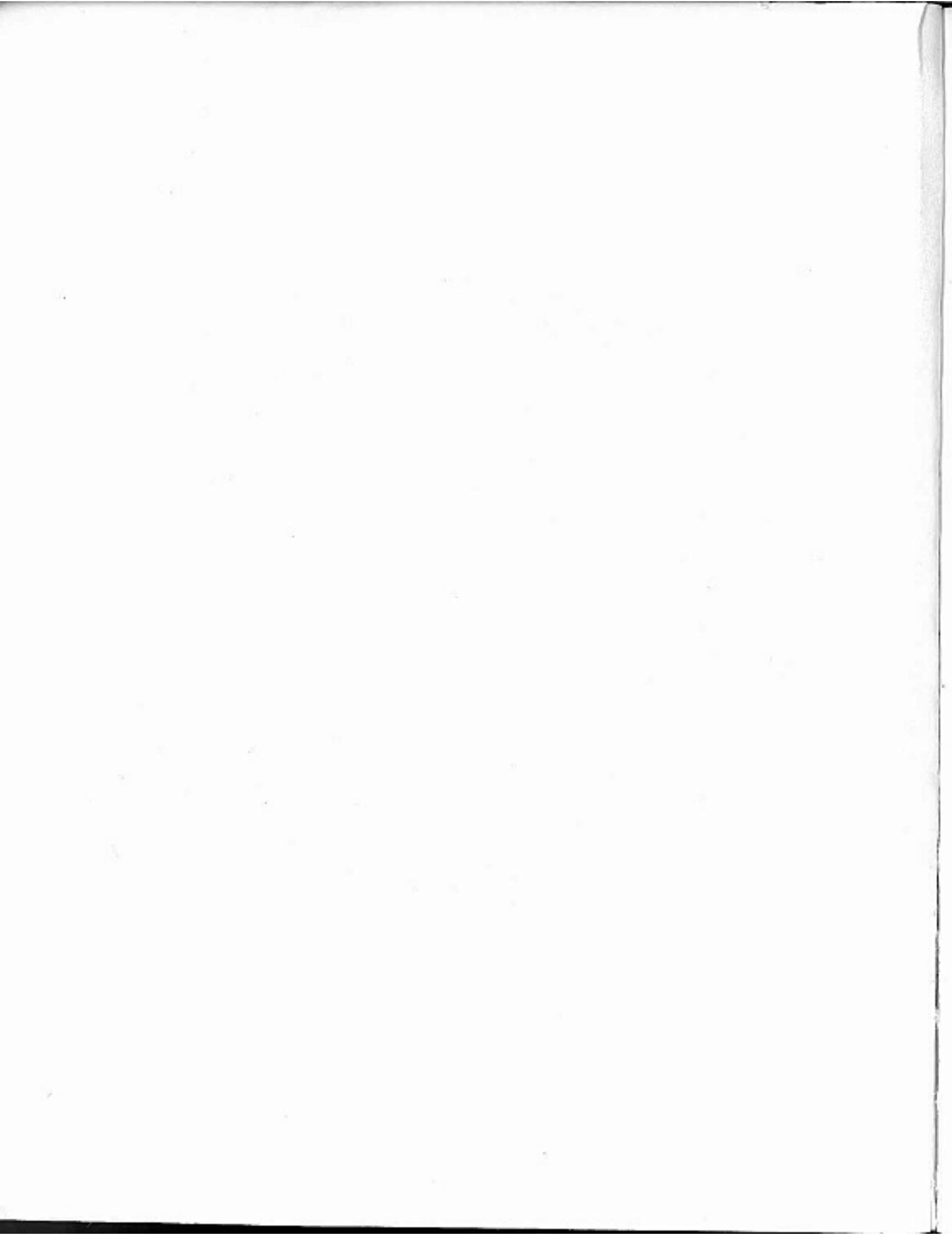
LE LIVRE NOIR DES RELIGIONS



Les Éditions  de l'Épervier







LE LIVRE NOIR DES RELIGIONS

1875

Frank Henry Timour

**LE LIVRE NOIR
DES RELIGIONS**

Les Éditions  de l'Épervier

ISBN 978-2-36194-024-9
Les Editions de l'Epervier, 2014.

*Imagine there's no religion
It's easy if you try
Nothing to kill or die for
Above us only sky*

*Imagine qu'il n'y ait pas de religions,
C'est facile, si tu essaies,
Plus rien pour quoi tuer ou mourir,
Au-dessus de nous, seulement le ciel.*

John Lennon, *Imagine*, 1971.

INTRODUCTION

Religions et superstition, sectes et églises, même combat !

Le Livre noir des religions n'est pas un livre contre les croyants, mais contre la croyance. Ce n'est pas un livre contre la foi privée, à laquelle chacun a droit du fait imprescriptible de la liberté de conscience qui doit être acquise pour tout être humain.

Mais ce livre ne fera pas la différence entre superstition brute et religions, car celles-ci ne sont qu'une mise en forme plus élaborée de celles-là ; il ne distinguera pas les sectes des églises, qui ne sont que des sectes qui ont simplement réussi mieux que les autres, avec lesquelles elles partagent les mêmes principes de réflexion et les mêmes objectifs d'embrigadement et de domination des esprits.

Ce livre noir des religions n'est pas non plus un catalogue d'arguments destiné à prêter main-forte à une secte contre les autres. Il s'agit au contraire de présenter toutes les superstitions pour ce qu'elles sont : des systèmes de pensée intrinsèquement meurtriers.

C'est un ouvrage qui tire le bilan homicide de l'invasion de l'espace public par le totalitarisme natif des religions, depuis l'époque préhistorique même. Car la pensée religieuse ne supporte pas que l'on ne partage pas sa vision des choses. Toutes les religions exigent que la totalité des personnes auxquelles elles s'adressent se plie à des réflexes irrationnels et violents. On le montrera dans ce livre en renversant au passage bien des idées toutes faites sur les religions prétendument « pacifiques ».

Chasser les religions de l'espace public en s'appuyant sur quatre piliers

Le Livre noir des religions a pour but de donner des arguments historiques et théoriques, de fournir des analyses destinées à repousser rapidement les frontières des religions en leur faisant quitter l'espace public pour limiter leur exercice à la limite stricte de la vie privée.

Ce travail s'appuie sur quatre grandes références illustres et pour certaines très anciennes : Lucrèce, Voltaire, Blanqui, Russell. Il propose, à la manière du vieil Epicure, un quadruple remède contre la maladie sociale que constituent les religions pour l'ensemble de l'humanité. Le problème se pose, hélas ! depuis longtemps. Les hommes y réfléchissent depuis des siècles. Le livre noir innove en ce sens qu'il reprend le problème de la nocivité des religions de manière radicale, c'est-à-dire, étymologiquement, « à la racine » aussi bien au plan historique qu'au plan théorique.

« *Tantum religio potuit suadere malorum* » s'exclamait Lucrèce (*De la Nature des choses*, I, 101) il y a plus de vingt siècles : « tant la religion a pu provoquer de crimes » ou : « La religion a pu pousser à tant de crimes » ou encore « La religion est à l'origine de tant de crimes ». Ce livre reprend le flambeau de cette dénonciation : *le bilan historique des religions est criminel.*

« *Ecrasons l'infâme !* » s'est écrié Voltaire. L'infâme, c'est-à-dire le fanatisme des différentes religions, cette « folie soutenue par le meurtre » qu'il a toujours dénoncée. Le combat s'impose toujours, il faut le mener ; l'humanité a un besoin vital de gagner sa guerre contre la religion. Ou bien, paraphrasant la phrase apocryphe de Malraux sur « le XXI^e siècle qui sera spirituel ou ne sera pas », disons-le clairement : s'il s'enlise dans les conflits religieux sans éradiquer cette peste de l'esprit, le XXI^e siècle pourrait bien se finir sans l'humanité. *Désormais la religion doit être combattue dans l'intérêt de la paix.*

« *Ni dieu ni maître* » c'est le sens de la pensée socialiste révolutionnaire et libertaire qui de Blanqui à Bakounine a toujours considéré le combat contre la religion comme essentiel. La formule de Blanqui résonne dans toutes les rébellions authentiques depuis la nuit des temps. *Il faut dénoncer la collusion des religions et des pouvoirs.*

« *La religion nous empêche d'éliminer les causes essentielles de la guerre* » a expliqué Bertrand Russell dans *La Religion a-t-elle contribué à la civilisation ?* (1930) et il avait raison. A la fois parce que la religion est elle-même un facteur direct de déclenchement de conflits guerriers, mais aussi parce que, lorsqu'elle n'est pas à leur origine, elle permet d'en justifier la continuation. *Pour sauver la paix, le combat contre la religion est prioritaire.*

L'homme, en effet, n'est certainement pas « bon » par nature, contrairement à ce qu'ont pu croire quelques philosophes. C'est même plutôt un prédateur avide et irresponsable. Mais il serait meilleur s'il ne s'était pas inventé des religions homicides par nature, criminelles par intention. *Se débarrasser des superstitions et de la domination ; c'est un programme politique toujours d'actualité.*

Les religions portent naturellement la guerre en elles

Nous vivons dans une époque qui se dit moderne, égalitaire, soucieuse des droits de l'homme, mais où un homme sur deux qui meurt de mort violente sur cette planète doit l'interruption de sa vie à un conflit de nature religieuse. C'est-à-dire un conflit personnel, d'individu à individu, ou collectif, de groupe à groupe, de nation à nation, de civilisation à civilisation.

Il n'échappe à personne, nous l'espérons, malgré les discours lénifiants sur les bienfaits du « culte de la différence », que les grands conflits armés qui empoisonnent les relations internationales aujourd'hui sont la conséquence de la prise de pouvoir de religieux irréductibles dans chaque camp.

Par exemple, si quelqu'un croit que la haine vivace entre le Pakistan et l'Inde n'a rien à voir avec les conflits religieux et les massacres intercommunautaires de 1947-48, c'est qu'il est incapable de lire les textes même qui sont publiés encore aujourd'hui dans les journaux des deux pays, ni les programmes politiques des partis au pouvoir. L'argumentation religieuse domine la réflexion, les préoccupations et les actes dans les deux camps. Il s'agit bien d'un conflit religieux.

Car il est clair que la religion et la nation forment un duo mortel : les conflits identitaires, des plus anciens aux plus récents, dévoilent le vice profond des constructions utopiques nationalistes qui utilisent la religion (les conflits entre les religions) comme détonateurs de leur machine infernale.

Lorsqu'un nationalisme parvient à s'établir sur une unification combattante fondée sur une religion et qu'il trouve face à lui d'autres revendications identitaires, d'autres nationalismes qui font de même, on entre dans un type de guerre où les deux éléments s'autoalimentent et se mêlent de manière inextricable.

Dans ce type de guerre, la religion est rarement officiellement la cause première, ni même déclarée, du conflit. Et en effet, ces guerres ne sont pas des conflits clairement religieux, au sens où la querelle religieuse n'est pas le fond du problème, mais son vêtement, son masque.

En ce sens, nous ne traiterons pas dans cet ouvrage ces types de conflits où la religion semble plus un instrument qu'une cause réelle. Pourtant elle garde sa capacité de nuire en brouillant les cartes, en attisant le feu, en rendant la paix impossible, ce qui au bout du compte en fait une cause réelle, même si elle reste seconde. C'est une dialectique complexe ; les motifs sont difficiles à démêler...

De nos jours, les historiens et les essayistes, frappés d'une forme de « religiophilie », ont tendance à classer ces conflits identitaires, portant sur l'antériorité de l'occupation d'un territoire, comme des guerres purement nationales, ethniques, sans voir que les flammes sont attisées par le recours permanent dans tous les camps à l'argument religieux pour raviver la querelle d'antériorité.

L'histoire connue de l'humanité nous donne pourtant le tableau de dizaines de conflits graves fondés sur ce système homicide religion / nation. Notre époque en a vu quelques uns, de bien meurtriers : L'éclatement de la Yougoslavie a fait se déchirer au cours des années 1990 trois populations menées par des dirigeants nationalistes qui dans tous les camps ont joué à fond la carte de la guerre de religion entre Serbes orthodoxes, Bosniaques musulmans et Croates chrétiens catholiques. 250 000 morts.

Comment par ailleurs ne pas voir qu'en dernière analyse le noble nationalisme libérateur qui a présidé aux trente ans d'attentats de la guerre en Irlande du Nord avait des fondements nationaux, sociaux et économiques ?

Mais la haine religieuse, brute, irréductible, des militants catholiques, porteurs du souvenir des millions d'Irlandais catholiques massacrés, affamés par cinq siècles d'occupation protestante (anglaise, galloise, et écossaise) sur l'ensemble de l'île, a habillé cette guerre aux yeux de tous en un pur conflit entre catholiques et protestants, au point de faire oublier les motivations nationalistes de l'IRA. 5000 morts.

Il n'est pas possible, non plus, de dissocier le fait religieux des raisons de la rébellion des résistants algériens de 1954 à 1962, musulmans (à 95 %) luttant contre une occupation coloniale inique et meurtrière de cent trente années, aggravée par l'arrogance et le chauvinisme d'une population européenne dominante politiquement et économiquement (à 95% chrétienne, les 5% restants étant des juifs de souche).

Or qui est parti, en 1962 ? Précisément les chrétiens et les juifs, ensemble, sur les bateaux du rapatriement. Et pourtant ils ne s'aimaient guère. Ce qui veut dire

qu'un conflit entre deux nations (algérienne et française) s'est transformé en une guerre où le marqueur religieux a pu jouer un rôle décisif. Près d'un million de morts, civils et militaires, en tout, dans les deux camps.

Faut-il parler aussi du conflit « israélo-palestinien » pitoyable euphémisme, parce que là-bas, c'est tout simplement « les juifs contre les musulmans » ; demandez donc aux arabes musulmans d'Israël, qui sont victimes de ségrégations diverses, ce qu'ils pensent des juifs israéliens... Apparaîtra alors dans toute sa clarté la haine religieuse, incompressible après tant de siècles, entre juifs et musulmans. Des dizaines de milliers de morts depuis 1947.

Là aussi le conflit entre deux nations (La palestinienne, l'israélienne), finit par limiter son mode d'apparition au fait religieux. Ce qui le rend impossible à résoudre. De même que le départ massif d'un million de Pieds-noirs de l'Algérie vers la métropole en 1962 n'était pas une bonne solution pour l'Algérie indépendante, de même le simplisme du mot d'ordre « pousser à la mer les juifs d'Israël », thème dominant de la propagande palestinienne, ne pourra arranger les choses. Et d'ailleurs cela ne pourra pas avoir lieu hors du cadre d'un holocauste général dans la région, qui la rayerait dans son ensemble de la carte du monde.

Quant aux conflits entre clans ou ethnies qui dégénèrent du fait de l'instrumentalisation de spécificités religieuses locales, la guerre du Liban en donne l'un des plus sinistres exemples avec son million de morts en vingt ans... Ainsi que les conflits africains, longs, meurtriers, immémoriaux, qui opposent des tribus séparées par une haine tenace, souvent liée au rôle des uns et des autres à l'époque de la traite négrière. Jamais

les ethnies razzées par les royaumes négriers qui vendaient leurs prisonniers aux Européens n'ont pu pardonner. Et quand en plus ces tribus se distinguent par la religion, animiste, chrétienne ou musulmane, c'est sans fin que coule sur le sol africain le sang des hommes.

Il n'en reste pas moins que la froide détermination de fanatiques religieux parvenus à la tête de leur pays reste le facteur principal des guerres les plus coûteuses en vies humaines, dont on ne voit jamais la fin : faut-il, en un terrible inventaire à la Prévert, montrer que tout prouve que les Croisades ne sont pas terminées dans l'esprit de certains décideurs, que la défaite définitive de l'Islam habite les rêves de bien des chrétiens et sionistes extrémistes, que dans celle des musulmans radicaux, la question de savoir à quelle religion la rive nord de la mer méditerranée doit appartenir reste ouverte... Le Moyen-Orient ne trouvera la paix que si les dirigeants de tous les pays en guerre de la zone sont chassés et remplacés par des pouvoirs désacralisés, des Etats neutralisés du point de vue religieux. Tant que des fanatiques sionistes comme le gouvernement de Netanyahou ou des mollahs déments dirigeront chacun leur pays, le djihadisme ne reculera pas, attisé par la provocante colonisation des extrémistes juifs, qui se contentent, signalons-le au passage, d'appliquer à la lettre les directives conquérantes de leurs textes sacrés.

La responsabilité des religions dans les conflits armés se vérifie partout en Afrique, au Mali, en Centrafrique, au Soudan, au Kenya, au Nigéria, en RPC, dans les Pays des grands lacs. Ceux-ci se résolvent en dernière analyse à des querelles liées aux zones d'influence de l'animisme, du christianisme et de l'Islam. Sans parler des querelles internes à l'Islam même, qui ensanglantent l'Irak, la Syrie, l'Égypte, le Yémen.

La thèse du *Livre noir des religions* est que celles-ci polluent toutes les relations humaines, dans leur ensemble, depuis les siècles des siècles. Depuis la nuit des temps, la caste sacerdotale, alliée ou confondue avec celle des dominants, a attisé consciemment l'imprégnation des sociétés et leur vie publique par la vision religieuse du monde.

Or celle-ci est de nature criminelle ; elle crée et entretient volontairement dans la vie publique des conflits à l'échelle personnelle, puis dans les relations inter communautaires, enfin, dans les rapports de force internationaux.

Les textes sacrés appellent tous à la violence

On dira : seuls les extrémistes religieux sont concernés par une telle accusation ! La masse des croyants est modérée !

Rien de plus faux. Les textes sacrés de référence, dans toutes les religions, diffusent une violence qui ne peut servir que la guerre. A tout moment, le poison religieux ravivera la flamme des bûchers et des incendies. Des foules aux yeux fous iront danser autour de cadavres pantelants de ceux qui n'avaient pas la bonne croyance.

Le *Livre noir* ne se contentera jamais d'allusions imprécises : ces textes seront cités, le lecteur sera toujours renvoyé à des événements vérifiables par des centaines de références inattaquables. Il ne pratiquera pas la surinterprétation des textes ni la censure des faits. Tout ce que le lecteur y lira sera vérifiable.

Car les textes sacrés de toutes les religions appellent au meurtre. Le *Livre noir* va le montrer, c'est d'Holbach, grand pourfendeur de croyances, qui avait raison lorsqu'il s'exprimait dans *De la Cruauté religieuse* (1769).

« J'examine les différentes espèces de cruautés religieuses », a proposé d'Holbach, et pas seulement celle des faits de guerres, ou de persécutions qui sont immondes, mais aussi les textes cruels qui inspirent ces actes ignobles, c'est-à-dire : « soit les opinions qui procèdent de la cruauté et qui la font naître, soit les actes de barbarie qu'impose la religion même, ou ceux dont les zéloteurs se font un devoir pour son service ou par amour pour elle ». Il n'y a pas en effet que les fous de dieu qui soient criminels, leurs textes le sont aussi.

L'extrémisme, la radicalité, la volonté d'écraser et de faire mal, le désir de contraindre font partie de la nature profonde des religions, en tous lieux et en tous temps. La bonne foi, la modération, l'humanisme et la sincérité fraternelle de bien des croyants de toutes les religions de la planète ne changeront rien à ce fait : la religion, comme système, est de nature criminelle.

Les religions ont été et restent un fléau pour l'humanité. Elles se fondent sur des pulsions homicides individuelles et collectives et des concepts irrationnels. Les textes appellent au meurtre, les foules partent à la chasse, les prêtres sacrifient, les dirigeants dirigent et les possédants possèdent. Le tout dans la sainteté. Cela depuis que le monde est monde.

La laïcité molle met en danger la paix civile

Il faut que cela cesse. C'est pourquoi cet ouvrage proposera une étude du fait religieux en trois étapes avec le renfort de trois disciplines : *L'histoire*, qui permettra de passer en revue le bilan homicide et dans certains cas génocidaire de toutes les religions du monde.

La critique philosophique des textes sacrés majeurs de toutes les religions, du point de vue de leur responsabi-

lité morale dans le déclenchement et la perpétuation des guerres de religion.

La lutte idéologique, afin de dénoncer les intellectuels irresponsables qui font le jeu de l'envahissement de notre vie quotidienne par le fait religieux, et font courir à toutes les sociétés, y compris les plus développées, le risque de la résurgence de guerres de religion.

Ce *Livre noir* s'oppose donc au recul collectif des sociétés laïques devant des exigences religieuses en état de permanente surenchère. Les tenants de la laïcité « ouverte » favorisent toutes les provocations. Celles-ci amèneront tôt ou tard un raidissement des peuples qui ne sont pas disposés à se voir imposer des comportements inspirés par les religions, a fortiori celles qui semblent associées à l'immigration. La montée des populismes xénophobes, partout en Europe, n'est qu'une étape qui n'annonce rien de bon.

Enfin le *Livre noir des religions* proposera, loin de cette laïcité molle qui annonce de tragiques conflagrations religieuses, la neutralisation de l'espace et du temps publics afin d'en chasser la totalité des marques religieuses. L'objectif est donc de faire reculer les frontières du religieux et de l'amener à ce qu'il doit rester : *une vision privée du rapport personnel* que chacun peut avoir avec les aspects inexplicables du monde qui nous entoure. Et qu'il peut appeler Dieu, qu'importe, pourvu qu'il ne force personne d'autre que lui à partager ses angoisses, ni les solutions qu'il croit trouver dans des textes que lui seul peut considérer comme sacrés...ou même divins. Pourquoi pas ?

Mais les questions de métaphysique ne concernent pas notre propos. Nous ne débattons avec personne sur la question des centaures femelles. Les centaures, dans leur ensemble, n'existent pas.



PREMIÈRE PARTIE

**HISTOIRE UNIVERSELLE
DES CRIMES DE LA RELIGION**



Présenter un bilan historique criminel des religions, c'est forcément plus que tenir une comptabilité : c'est d'analyses et de récits qu'il sera question ici.

D'une part parce que l'histoire, comme discipline, ne peut se passer de l'examen attentif des événements, d'autre part parce que les chiffres peuvent être indécidables, aussi bien pour des périodes reculées que pour des pays lointains.

Nous avons donc le projet de décrire des faits, de raconter ce qui s'est passé, *ce qui a vraiment eu lieu*, ce que certains ont observé, noté, dénoncé. Faire un récit sans sacrifier le raisonnement ni la synthèse, c'est donc bien savoir faire le choix parmi des événements pour en éclairer la trame. Si l'on veut parler impartialement de bilan criminel de l'histoire des religions, *il faut savoir distinguer les faits entre eux*. On ne cherchera par exemple pas dans cet ouvrage à faire supporter aux religions la responsabilité des conflits purement crapuleux dont elles n'auraient pas été à l'origine.

En revanche, à chaque fois qu'une intention criminelle clairement exprimée dans des textes sacrés vient prêter main forte aux bras des guerriers pour leur permettre de réaliser des objectifs homicides, nous la dénoncerons.

Sur les tables des libraires s'empilent des ouvrages de sociologie et d'histoire des religions qui semblent avoir

sa foi, contrairement au christianisme ou à l'islam qui visent ouvertement cet objectif.

Or, rien n'est plus faux : la Bible annonce ouvertement que la descendance d'Abraham finira par gagner le monde entier et que Yahvé sera « le juge de toute la Terre » (Genèse, 18, 25). Par ailleurs, pour parvenir à cette domination sans partage, un pays entier, le Pays de Canaan – à peu près l'Israël actuel avec ses territoires occupés ou annexés, plus la Cisjordanie – serait attribué aux fils d'Abraham en échange de leur fidélité à Yahvé (Genèse, 15, 17-21 ; 13, 14-17 ; 15, 7 ; 15). Le texte est on ne peut plus précis : « Je te donnerai, et à tes descendants après toi, le pays que tu habites comme étranger, tout le pays de Canaan, en possession perpétuelle, et je serai leur Dieu » (Genèse, 17, 8). Il justifie par la parole divine toutes les exigences actuelles des sionistes extrémistes et des partis religieux en Israël, ainsi que la colonisation active des territoires occupés ou annexés depuis 1967.

On assiste donc à une « alliance » (c'est le terme utilisé) entre un peuple de nomades au mode de vie bédouin, pratiquant peu l'agriculture et plutôt la rapine et la razzia (fait attesté par l'archéologie de la région), et un dieu, Yahvé, qui alloue une terre en échange d'un strict service : répandre et imposer par les armes la vérité selon laquelle il n'existe qu'un seul Dieu (lui-même), éradiquer le polythéisme, la sorcellerie, les sacrifices humains, l'anthropophagie et les comportements indécents.

Pour un peu, cela passerait pour une œuvre de civilisation.

Sauf que le livre même qui raconte l'histoire des Hébreux, la Bible hébraïque – appelée Ancien Testament par les chrétiens de toutes les obédiences et reconnu par

l'islam – fourmille de *crimes de masse commandités directement par cette divinité ombrageuse du nom de Yahweh*, ou Yahvé, ou IHWH, ou encore Jéhovah.

Les récits abondent en effet, de villes prises et incendiées, d'habitants passés au fil de l'épée, de rois faits prisonniers puis assassinés, leurs « dépouilles pendues à des arbres » (Josué, 10, 26-40) Certaines destructions étant attribuées à l'œuvre directe de la divinité en question (Josué, 6). Il y a des phrases de Yahvé qui font froid dans le dos et ne semblent laisser de chance à personne : « Dans les villes de ces peuples où l'Éternel ton Dieu te donne le pays en héritage, tu ne laisseras la vie à rien qui respire » (Deutéronome, 20,16). L'injonction de l'extermination est répétée de nombreuses fois : « Le pays a été souillé, je punirai son iniquité » (Lévitique, 18, 24-26 ; 20, 22 ; Josué, 11, 15). Plus tard, en d'autres occasions, ces demandes cruelles réapparaîtront plus de trente fois dans la Bible : Samuel, Livre 1, 15, 3 ; Jérémie, 21, 22 ; Isaïe, 13, 16, etc. Dans les Psaumes, en 137, 9, le texte dit même : « Heureux qui saisit les enfants et les écrase sur le roc ». On peut lire aussi ailleurs : « Leurs enfants seront écrasés sous leurs yeux, leurs maisons seront pillées et leurs femmes violées » (Isaïe, 13, 16).

Charmante conversion, aimable méthode de persuasion ! Le judaïsme se fonde donc, dès son origine, sur une vision religieuse conquérante et génocidaire : un dieu attribue à un peuple nomade « élu mais sans terre », une « terre sans peuple », le pays de Canaan, réputé « assez vaste » (Genèse, 34, 21).

En réalité, il faut comprendre plutôt : une terre dont le peuple doit être exterminé pour laisser la place aux tribus d'Israël. Cette idée est souvent exprimée dans le Livre de Josué, qui raconte précisément la conquête, treize ou quatorze siècles avant notre ère, de ce pays de

Canaan promis quatre siècles plus tôt à Abraham. Au bout de la guerre, il reste un pays ravagé et dépeuplé, divisé en douze territoires attribués aux douze tribus d'Israël ; la distribution est décrite dans le Livre de Josué aux chapitres 13 à 21.

Attaque, extermination, occupation, annexion, la boucle est bouclée. Le territoire qui aujourd'hui encore est revendiqué par les fractions dures du sionisme contemporain correspond à celui que Josué avait conquis il y a vingt-trois siècles. On ne voit pas bien, compte tenu de l'autorité dont ce texte sacré dispose à leurs yeux, comment on pourrait leur faire entendre raison...

Yahvé a par ailleurs honoré sa promesse en prenant fait et cause pour le « peuple élu » ; la Bible raconte une série de miracles qui ont permis les victoires militaires des bandes armées de Josué. Défaites fatales pour les habitants des villes conquises puis rasées, parce que vouées à l'anéantissement du « hérem » : l'anathème interdit la reconstruction (Nombres, 21, 35 ; Josué, 6, 21 ; 8, 21-27 ; 10, 26-40). Les populations furent assassinées froidement : « Tous furent entièrement passés au fil de l'épée » (Josué, 8, 24).

Josué, héritier du pouvoir de Moïse mort peu de temps avant, de l'autre côté du Jourdain, bénéficie d'un premier miracle : l'assèchement subit du fleuve (Josué, 3, 13). Il en profite pour passer à l'attaque par une voie imprévue (« tout le peuple d'Israël, environ 40 000 personnes, équipées à combattre », Josué, 4, 13). Un peu plus tard, Yahvé fait s'effondrer les invincibles murailles de la ville de Jéricho en accordant aux trompettes des Hébreux un pouvoir destructeur (Josué, 6, 21-22). L'Éternel intervient encore de nombreuses fois sur le chemin sanglant des conquérants (Genèse, 3, 18 ; 34, 2 ;

35, 5) : « la terreur de Dieu se répandit sur les villes » (Genèse, 35, 5),

Mais dans l'ensemble l'Éternel laisse le plus souvent le « peuple élu » opérer le carnage. Ainsi, dans la ville de Hamor et Sichem, les fils de Jacob « tuèrent tous les mâles » de la ville (Genèse 34, 25), puis « emmenèrent comme butin toutes leurs richesses, leurs enfants et leurs femmes, et tout ce qui se trouvait dans les maisons » (Genèse, 34, 29). Le Livre de Josué égrène la liste sinistre des villes frappées par l'anathème : « Makkeda, Libna, Lakis, Guezer, Eglon, Hébron, Debir, Gosen, Gabaon » (Josué, 10, 28-42). Selon les archéologues, le nombre des habitants de ces cités pouvait aller de plusieurs centaines à quelques milliers à chaque fois.

L'important est de bien voir qu'il s'agit bien d'une guerre religieuse : *c'est Dieu lui-même qui intime l'ordre de tuer tous les habitants, hommes, femmes vieillards, enfants et nourrissons* « sans en laisser échapper un seul » dans les cités incendiées, dit le Deutéronome (2, 34 ; 3, 6). On ne prend que l'or et l'argent, pour le trésor du Dieu d'Israël, on tue aussi les bœufs et les brebis, sans les emporter (Josué, 6, 21). Il s'agit d'une vraie guerre d'extermination religieuse, destinée à faire place nette pour les envahisseurs hébreux. Les Hébreux prirent Aï, Sichem, Gabaon, Lachis, Hébron, Débir¹⁵, puis plus au nord Hazor, Madon, Semeron. En peu de temps, selon le texte biblique, « le pays est dépeuplé » (Exode, 23, 29-30). Un texte hiéroglyphique égyptien datant du pharaon Mineptah (XIII^e siècle avant J.-C.) rapporte que « Canaan est dévasté »¹⁶.

Guerre de religion, guerre du monothéisme juif contre l'animisme et le polythéisme local, la sorcellerie et les sacrifices humains, donc, mais aussi guerre de la moralité publique ; de façon claire et répétée dans le

texte biblique, ce sont les mœurs dépravées des habitants de Canaan, idolâtres révérent le dieu Baal et son alter ego féminin la déesse Aschtoreth¹⁷, qui justifient leur extermination.

De même, le célèbre texte de Genèse, 19 justifie la destruction de Sodome et Gomorrhe par la non observance des lois de l'hospitalité et la pratique de l'homosexualité. Deux anges se présentent donc dans la ville et conseillent au seul juste, Loth, et à sa famille, de quitter rapidement les lieux. On ne peut être plus clair : « Nous allons détruire cette ville, parce que de graves accusations contre ses habitants sont montées jusque devant l'Éternel. C'est pourquoi l'Éternel nous a envoyés pour détruire la ville » (Genèse, 19, 13).

Le paganisme sordide dans lequel se vautraient les Cananéens était fondé sur des pratiques indécentes et l'idolâtrie (Exode, 23, 24 ; 34, 12-16 ; Nombres, 33, 52 ; Deutéronome, 7, 5). Ces « rites » étaient effectués en public par les prêtres avec des « prostituées consacrées ». Encore quelques malins qui avaient trouvé un bon moyen pour rigoler un peu ! On retrouvera plus tard ce genre de prostituées-prêtresses à Corinthe, par exemple, qui était le Pigalle de la Grèce antique. Cette pornographie cananéenne en *live* avait comme effet aphrodisiaque de provoquer par mimétisme les mêmes pratiques dans une assistance populaire encline à la fête. Mais Yahvé veillait : « Tu n'imiteras point ces peuples dans leur conduite » (Exode, 23, 24)...

Pour lui, ces villes n'étaient que d'immenses lupanars et tout le monde était coupable. D'où la sentence de mort à appliquer collectivement.

S'il est vrai que ces aimables bacchanales sexuelles parviennent à peine à offusquer nos esprits modernes, il faut bien admettre qu'il y avait à redire, malgré tout,

à la religion des Cananéens. Le rite de Baal était à la fois criminel et cannibale, trace persistante des pratiques de l'animisme préhistorique dont on a vu les exploits plus haut... Les Cananéens sacrifiaient des enfants en grand nombre, les brûlaient pour ensuite se livrer à d'odieux dépeçages et à des rites magiques imbéciles et pervers, des sacrifices humains (Deutéronome, 18, 9-10). Si bien que l'Éternel, après avoir laissé leur chance durant quatre cents ans à ces peuplades barbares, décida d'utiliser son bras armé, le peuple d'Israël, pour les punir et les rayer de la carte : « C'est vraiment parce que ces nations sont mauvaises que Yahvé, ton Dieu, les chassera de devant toi » (Deutéronome, 9, 5).

La question du génocide décrit par le livre de Josué et le Deutéronome embarrasse bien des théologiens, depuis fort longtemps (« Lorsque L'Éternel, ton Dieu, aura exterminé les nations dont l'Éternel, ton dieu, te donne le pays... » (Deutéronome, 19, 1).

Qu'ils soient juifs, protestants, catholiques ou athées, les chercheurs poursuivent ce débat ancien. Ronald Bergey, théologien protestant français, pose le problème en ces termes dans son article « La conquête de Canaan, un génocide ? » Il tente d'alléger le bilan humain, et ne voit que trois villes complètement détruites. Lane Craig, fondamentaliste chrétien américain, comme d'autres penseurs du sionisme radical, fait une lecture orthodoxe du texte biblique et considère au contraire le génocide comme avéré et mérité, du fait des dépravations et des sacrifices humains pratiqués par les cananéens ; Richard Dawkins, chercheur américain athée¹⁸, s'offusque de cette position radicale et croit au génocide, mais se déclare incapable de l'expliquer d'un point de vue théologique. Si le débat archéologique reste ouvert, en attendant de nouvelles fouilles, il n'en reste pas moins que

ces textes, habités par des appels à l'extermination de masse, sont des articles de foi pour des millions de croyants juifs et chrétiens depuis des siècles et des siècles... Car ils sont lus, commentés, chantés ; et ils disent des horreurs.

Qui s'étonnera dès lors des massacres perpétrés par les Espagnols, sous les yeux des moines catholiques, dans le Mexique des Aztèques anthropophages ? Comment les Presbytériens et les Puritains anglo-saxons de l'Amérique du Nord, qui lisaient les Psaumes et le Livre de Josué chaque jour avant le bénédicité, ne se seraient-ils pas mis à table le cœur plein d'une sainte colère, à l'idée que dans les bois alentour, des Iroquois sanguinaires les épiaient pour les capturer et les emmener finir pitoyablement leur existence dans une fête anthropophage où les hommes blancs seraient le morceau de choix ? Si Josué a pu perpétrer un génocide avec Dieu à son côté, comment et pourquoi les colons du Nouveau Monde n'auraient-ils pas agi de même ? La valeur d'exemple des textes sacrés est connue. Ils sont d'autant plus dangereux s'ils exaltent l'homicide.

C'est donc bien dans le sang que se continue l'histoire des religions : le monothéisme des Hébreux n'a pas apporté de solution acceptable aux errements criminels des premières croyances préhistoriques, animistes et polythéistes. Là où l'effort de rationalisation des prêtres juifs n'a abouti qu'à un crime de masse, la Nouvelle Alliance apparue avec le christianisme ne fera pas mieux : pendant des millénaires et sur l'ensemble de la planète, un long cortège de gémissements, de souffrances atroces et de populations réduites à néant va constituer la forme d'apparition historique d'une religion très officiellement fondée sur la fraternité des hommes, le christianisme.

UNE CROISADE POUR LA PUDEUR : LES CHRETIENS INCENDIENT ROME (JUILLET 64 ap. J.-C.)

La guerre au nom du Christ et de la « Vraie Foi » n'a pas attendu Saint Bernard pour trouver ses lettres de noblesse. Les premiers chrétiens étaient des gens ultra-violents et très décidés, fortifiés par la clandestinité que leur imposaient les Romains. Dès la mort du Christ, alors que l'Empire semblait invincible, ils criaient partout que « Babylone devait brûler », et à force de le dire, ils mirent leur plan à exécution... L'Apocalypse de Jean, habitée par une sorte de démente s'exprimant de manière absconse et spiritualiste, était très lue par les chrétiens des origines. Et ce texte contient des appels explicites à détruire « Babylone ».

Bien entendu, les chrétiens n'avaient aucun intérêt à reconnaître leur responsabilité dans l'incendie de Rome. C'est bien la raison pour laquelle l'historiographie ultérieure est même allée jusqu'à truquer la datation des évangiles, afin de laver *a posteriori* les premiers textes chrétiens d'une catastrophe dont ils sont pourtant à l'origine directe.

Pour l'Apocalypse, texte de la tradition mystique du judaïsme (il suffit de lire les « petits prophètes », par exemple), c'est absolument caricatural : encore aujourd'hui, les datations complètement fantaisistes, entre 80 et 120 après J.-C., n'ont qu'une seule raison d'être : empêcher de faire le lien entre l'Apocalypse de Jean et l'incendie de Rome... Ce n'est pas ici le lieu de retracer les débats qui entourent la question de la datation de l'ensemble de ces textes¹⁹. On résumera ainsi le problème qui nous intéresse, c'est-à-dire celui de la falsification de la date de l'Apocalypse de Jean : il est tout simplement *impossible* qu'un texte écrit par un juif *après*

l'incendie de Rome (64 ap. J.-C.), après la prise de Jérusalem, la destruction et du Temple (69), et après la tragédie de Massada (73), *ne fasse aucune référence à ces trois événements*. Il a donc été écrit antérieurement à eux.

Pour un juif, l'incendie de Rome ne pouvait qu'apparaître comme une punition divine contre la capitale des Romains, païens obscènes, exécrés, qui occupaient militairement la Palestine. Aucune trace dans l'Apocalypse. Pour ce même juif, la destruction pierre sur pierre de l'ensemble de la ville de Jérusalem et de son temple et les centaines de milliers de morts et de captifs emmenés en esclavage ne pouvaient être qu'une catastrophe envoyée par Yahvé pour punir les Hébreux d'un péché collectif grave. Aucune trace dans l'Apocalypse.

Enfin, les haut-faits des combattants juifs de la citadelle de Massada, qui après avoir victorieusement résisté aux attaques de plusieurs légions romaines, égorgèrent leurs femmes et leurs enfants et ensuite se suicidèrent, ne peuvent pas avoir été oubliés... Aucune trace dans l'Apocalypse.

Il n'y a donc qu'une seule conclusion à tirer : l'Apocalypse a été écrite avant 64, c'est-à-dire avant l'incendie de Rome. Ces appels à la destruction, ces menaces contre la Ville que le texte contient, il est absolument clair que les premiers chrétiens les lurent ou les écoutèrent, qu'ils en discutèrent. Et c'étaient des activistes combattifs, pas du tout des sages méditatifs.

Leur pratique religieuse était quasiment clandestine, ce qui les amenait à des pratiques rituelles (extrêmes selon les rumeurs) d'« hommes détestés pour leurs abominations » (Tacite, *Annales XV*, 44). Les premiers chrétiens étaient considérés comme des sorciers sacrificateurs et l'eucharistie était comprise comme une forme concrète de cannibalisme, probablement à tort.

Mais le passage de Jean (Apocalypse, 18, 6-8) qui appelle la secte à se venger de Rome et à la détruire par le feu a un caractère de programme politique, préalable à la révolte messianique juive tant appelée par les vœux de ces chrétiens du premier siècle, nés dans le judaïsme pour la plupart et qui n'avaient jamais admis l'occupation romaine de la Terre promise à Abraham, Moïse et Josué, et à eux seuls.

Le texte est des plus explicites et il faut rappeler que pour les chrétiens, c'était un texte saint, directement inspiré par Dieu, devant qui toute considération devait se plier : « Payez Rome avec sa monnaie, faites-lui payer le double de ses crimes, et, dans la coupe où elle versait à boire, versez-lui le double. Autant elle s'est enorgueilli de son luxe, autant donnez-lui de tourment et de deuil. Parce qu'elle se dit : "Je trône en reine et ne suis point veuve, et n'expérimenterai jamais le deuil", pour cela, le même jour verra fondre sur elle tous les fléaux : mort, deuil, famine, et elle sera incendiée, car il est fort, le Seigneur Dieu qui l'a condamnée ». Impossible de ne pas noter que les grandes révoltes anti-romaines en Palestine occupée commencent par la rébellion de la ville de Césarée, deux mois après l'incendie de Rome. Puis, pendant neuf ans, la secte juive des Zélotes prit les armes, pour disparaître en suicide collectif à Massada en 73 ap. J.-C.

Juste avant cela, en 70, Jérusalem était entrée en révolte armée contre l'occupant impie et idolâtre. Comme les Romains ne faisaient pas de vraie distinction entre juifs et chrétiens, c'est à coup sûr en réplique à l'incendie de Rome qu'en septembre 70, à peine six ans plus tard, Titus prit et mit à sac Jérusalem, incendia la ville, détruisit le Temple, et emmena en esclavage les 97 000 survivants. Au cours du siège, selon Flavius Josèphe, des

centaines de milliers d'habitants de la ville étaient soit morts au combat, soit morts de faim...

Cette sauvagerie avait bien la vengeance pour motif, car dans la conscience commune des Romains, c'était une secte *juive* de rebelles et d'anthropophages qui avait provoqué la catastrophe de 64. La destruction de Jérusalem leur semblait une punition méritée, pour ce qu'avaient fait les chrétiens à Rome.

S'il est encore des naïfs pour accrédi-ter l'historiographie chrétienne postérieure à l'Empire qui attribue à Néron cet incendie de la capitale, qu'on accorde au moins à cet empereur mégalomane le fait qu'il n'annonçait pas l'incendie de Rome depuis trente ans !

Car des prêcheurs hystériques au regard magnétique et halluciné annonçaient l'apocalypse pour le mois suivant la mort du Christ dès l'année 33 en Palestine. Comme décidément l'événement mettait du temps à se concrétiser, les adeptes du Christ en vinrent à penser que le courroux divin frapperait plutôt la capitale des païens, Rome, cette ville qui se croyait éternelle.

Les fanatiques de la Nouvelle Foi l'appelaient « Babylone », symbole ancien des excès païens en tous genres. Tout le monde avait pu les entendre annoncer cette catastrophe soit publiquement, à un quelconque carrefour, pour les Romains, soit plus en détail dans le secret des rassemblements, pour les fidèles de la secte.

C'est un fait, cette inquiétante prophétie était connue des Romains, exactement comme de nos jours on entend des voix islamiques annoncer sur des vidéos tremblotantes que les villes d'Occident seront frappées par la colère d'Allah.

Mais tout le monde a bien vu les tours jumelles de New York tomber, ce qui donne tout de même *a posteriori* une certaine valeur aux proférations enflammées

des djihadistes des années 90... À part quelques hurluberlus, personne ne prétend que ce n'est pas Al-Qaïda qui a frappé ces fiers édifices dédiés à la puissance américaine. Ben Laden l'avait annoncé, puis il l'a revendiqué. C'est bien lui qui l'a fait. Seuls quelques complotistes en quête de coup médiatique en doutent encore.

Il en était de même dans l'Antiquité : tout le monde savait que les juifs entrés dans la secte chrétienne avaient promis de brûler Rome et qu'ils l'avaient finalement fait. L'action terroriste, menée par des fanatiques chrétiens fervents lecteurs de l'Apocalypse et trop impatients²⁰, a permis à Néron – qui n'attendait peut être que cela, en effet – de redessiner le plan des grandes artères et des quartiers de la ville basse, d'une part, puis de reconstruire son palais, et surtout de lancer la première grande tentative d'extermination des sectes christiques présentes à Rome. Car précédemment, depuis les années 40, il n'y avait eu que des expulsions collectives (Suétone, *Vie des douze Césars*, Vie de Claude, XXV, 11)

Sectes ô combien nombreuses que celles se réclamant du Christ ! Mais déjà parcourues d'anathèmes menaçants. Les querelles sur la nature du Christ (humain ou non, né ou non d'une vierge, ressuscité ou non, etc.) étaient des sujets de quolibets de la part des penseurs païens. Tacite parle d'ailleurs, pour désigner la foi des chrétiens, d'« exécration superstitieuse » (*Annales*, XV, 44).

Il ne faut donc pas voir dans quelques phrases d'un certain passage des *Annales*, au paragraphe 44, autre chose qu'un rajout rédigé au Moyen-Âge par un moine zélé. Celui-ci avait dû croire bon d'insérer une information de son cru dans le texte d'origine. Notre copiste fit donc « parler » Tacite (*Annales*, XV, 44), toujours à propos des tortures infligées aux chrétiens, et désigna clai-

rement Néron comme le commanditaire de l'incendie, tout en lui attribuant aussi la responsabilité d'avoir détourné la colère de la foule contre les chrétiens. Ceci dans un latin suspect, d'aspect médiéval, qui ne colle pas avec le latin de Tacite... Sans parler du fait que c'est le seul endroit, dans toute la littérature romaine non chrétienne, où un auteur s'apitoie sur le sort des chrétiens !

Enfin, dernière preuve de la falsification : dans la seule mention du Christ qui existe dans la littérature romaine²¹, il y a une erreur que Tacite, historien tatillon, n'aurait pas pu faire : Pilate y est qualifié de « *procurateur* romain » (*procurator*), alors qu'il était préfet (*praefectus*), comme en atteste indiscutablement une inscription gravée trouvée à Césarée. Flavius Josèphe, historien juif, peut bien commettre cette erreur, et il emploie en effet le terme grec, *épitropos*, traduit ultérieurement en latin par *procurator*.

En revanche il n'est pas possible que Tacite, spécialiste s'il en est des institutions romaines, qui sait distinguer un *administrateur fiscal* (*procurator*) d'un *responsable militaire* (*praefectus*), ait pu faire cette confusion.

Ce serait le seul exemple d'erreur de ce type dans l'œuvre de Tacite... Ce bout de phrase est un faux, tout simplement.

En effet il est très clair qu'un moine chrétien qui amende des siècles plus tard le texte latin de Tacite pour y insérer la seule référence connue à l'existence du Christ (reprise d'ailleurs dans Tacite par Suétone, né quatre ans après l'incendie) peut très bien faire cette erreur en la trouvant dans le texte de Flavius Josèphe. Le passage est donc, classiquement, un entrelacs du vrai texte de Tacite (qui éreinte les chrétiens) et de celui du

commentateur chrétien ultérieur qui essaie de donner du poids à la thèse du complot néronien contre des chrétiens innocents.

L'historiographie chrétienne, qui sait l'importance de l'histoire dans la manipulation des esprits, a même cherché, au mépris des sources antiques avérées, à rattacher symboliquement la mort de Pierre et Paul à cet événement exceptionnel que fut l'incendie de Rome en 64. Sauf que l'on sait de façon positive qu'ils ont été pris, condamnés et exécutés en 67 et 69, soit trois ans au moins après l'incendie, et, en plus, pour « pratique de la sorcellerie », et non comme incendiaires...

Pour finir, il faut aussi comprendre que Néron a perdu dans l'incendie ce qui lui était le plus cher : son immense collection d'art grec, entreposée sur des centaines de mètres carrés dans un édifice jouxtant le Circus Maximus. Or c'est précisément l'endroit, selon tous les témoignages, où a débuté l'incendie ! Jamais il n'aurait laissé partir en fumée ses peintures chéries, ni sa collection de bronzes grecs... Il ne peut tout simplement pas avoir délibérément détruit ce à quoi il tenait le plus.

En réalité les chrétiens ont voulu lancer *une croisade contre l'art obscène* de ce païen impudique qu'était Néron. Ce sont les tableaux peints sur bois, les statues de bronze et les documents grecs si prisés par Néron, qui se voyait comme un artiste et un lettré exceptionnel, qui ont été visés en premier par les incendiaires.

L'aristocratie romaine était friande d'« art grec ». César, lui-même, emportait des paravents peints de scènes salaces dans toutes ses tentes de campagnes militaires. Ces images et ces fresques jugées pornographiques par quelques illuminés, ces statues de faunes, ces Venus callipyges, ces centaures surmembrés, Néron

les aurait fait brûler ? Alors que c'était le clou de sa collection d'œuvres d'art ? Alors qu'au soir de sa mort, peu avant d'expirer, quelques années plus tard, il s'écria : « Quel artiste meurt en moi ! » ? Impossible.

C'est bien plutôt le surmoi frustré des fanatiques chrétiens qui a désigné l'endroit symbolique d'où devait démarrer l'incendie : l'extraordinaire collection « érotique » de l'empereur païen devait disparaître en premier. En souvenir de la conquête de Canaan, en souvenir des hauts faits de Josué, exterminant au poignard toutes les prostituées des villes prises, sauf celles qui leur avaient permis de prendre les cités en ouvrant les portes des forteresses.

Il n'en reste pas moins que les victimes de cette première croisade de la pudeur, qui visait des œuvres d'art jugées indécentes, a fait des milliers de victimes, brûlées vives ou disparues dans l'effondrement de quatre mille immeubles. L'incendie, qui dura neuf jours et neuf nuits, dévasta entièrement trois quartiers, puis remonta ensuite sur quatre autres, dans les hauteurs et les collines habitées de la ville. Plus de 50 % de la surface de la capitale était à reconstruire. Deux cent mille personnes au moins, un tiers de la population, n'avait plus où aller.

Malheureusement pour les chrétiens, l'apocalypse qu'ils voulaient déclencher pour détruire la civilisation païenne s'est abattue sur eux : désignés par la rumeur publique et les témoignages, traqués par les forces de l'ordre, capturés, torturés puis suppliciés, des centaines de croyants, hommes, femmes, et enfants, dont certains pouvaient ne pas avoir approuvé ce projet fou, périrent dans d'atroces souffrances. Deux cents personnes furent jetées aux bêtes après avoir été cousues dans des peaux sanglantes trouvées dans les boucheries du palais de Néron, d'autres écorchées vives, brûlées et transformées

en torches vivantes après avoir été recouvertes d'huile de naphte et de poix, des dizaines de crucifiés, de pendus, de lapidés, de poignardés, des viols en série, des infanticides comme s'il en pleuvait.

Toute la sauvagerie des Romains, attaqués dans leur propre capitale, s'exprima à nouveau, à l'occasion d'une répression qui anéantit la communauté chrétienne de Rome. Sans doute les chrétiens avaient-ils frappé fort, au cœur même de leur ennemi. Mais Rome survécut, se reconstruisit, et n'oublia jamais l'affront. En 135, l'ultime rébellion des juifs de Palestine contre les Romains païens fut matée avec une violence inouïe. La ville de Jérusalem fut à nouveau rasée, la population juive dans sa quasi-totalité fut déportée aux quatre coins de l'Empire. Le peuple juif ne retrouva un État que mille huit cent treize ans plus tard, lors de la fondation de l'État d'Israël.

Un prix bien cher payé pour quelques statues jugées indécentes par une poignée de prêtres fanatiques, et dévorés intérieurement par la frustration sexuelle...

REPRESSION SANGLANTE DU PAGANISME DANS L'EMPIRE DEVENU CHRÉTIEN (326 - 800)

Lorsque l'apôtre Paul décida de se détourner de la conversion des seuls juifs au christianisme, pour étendre l'annonce évangélique aux « gentils », il ne pouvait ignorer que c'était l'humanité tout entière qu'il condamnait à embrasser la nouvelle foi.

C'est à partir de la réunion de Jérusalem en l'an 50 ap. J.-C. où il parvint à imposer aux autres chrétiens

juifs l'idée de convertir en priorité les païens polythéistes (en les exemptant de la circoncision et des obligations des juifs traditionnels), que Paul prit un chemin original dans le groupe des premiers disciples du Christ et s'écarta de la voie orthodoxe de Pierre et Jacques. Ceux-ci acceptèrent finalement du bout des lèvres cette nouvelle stratégie²².

Le mot « païen » n'existait pas encore dans la phraséologie chrétienne. Il n'apparut qu'à la fin du III^e siècle pour désigner couramment les croyants animistes et polythéistes, avec un mépris que l'étymologie signale clairement : *pagus*, le petit village ; *paganus* puis *pagiens*, l'habitant de ce petit village.

À partir de la fin du III^e siècle et du début du IV^e, les clercs chrétiens se dénommèrent milites, « soldats », *milites Dei*, « soldats de Dieu » (Cyprien de Carthage, *Ad Fortunatum*, 12), *milites Christi*, « soldats du Christ » (Cyprien de Carthage, *Épîtres*, 28, 2). La *militia Christi*, « la milice chrétienne », assurait la partie violente de la lutte pour la foi (Tertullien, *Aux martyrs*, 3 ; Cyprien de Carthage, *Épîtres*, 56, 2 ; 58, 2).

Les chrétiens utilisèrent donc le sens péjoratif de *paganus*, « villageois », pour qualifier ou désigner les païens (Tertullien, *De l'Idolâtrie*, 20 : *pagana fides*, « la foi païenne »). Autant dire « pécore », « péquenaud », « paysan », comme synonyme d'arriération et de bêtise.

Pourquoi cela ? Tout simplement parce que le christianisme n'avait touché jusque-là que les villes. Au fin fond des campagnes dans tout l'empire, on avait gardé le respect et le culte des anciens dieux. 80 % des êtres humains vivant dans ces *pagi*, ces petits « pays », n'avaient aucune idée de ce que pouvait être le Christ, et encore moins le christianisme, qui à ce moment était encore un mouvement persécuté par Dioclétien. Pour

leur malheur, ils l'apprirent lorsque la folie totalitaire de la nouvelle religion monothéiste fit de l'humanité entière la nouvelle frontière.

On imagine bien les sursauts de réprobation de Pierre et Jacques, authentiquement et profondément juifs comme le Christ l'était lui-même, devant Paul, ce jeunot, citoyen romain de surcroît et ancien persécuteur de la secte, qui venait doctement leur expliquer que le Christ était venu pour tous les hommes et non uniquement pour ceux à qui avait été promis le pays de Canaan, c'est-à-dire le peuple hébreu. C'était une vraie révolution : la terre promise s'étendait désormais à la terre entière ! De nos jours, on dirait que s'ouvrait là le marché mondial, beaucoup plus prometteur que la petite Judée !

Quand on connaît les vraies raisons de cette vision de l'« église universelle » qu'a eue Paul, on ne peut que sourire. Peu de temps avant la réunion de Jérusalem de l'an 50, Paul avait harangué les juifs d'Éphèse en des termes toujours très violents (c'est son style ; les épîtres en témoignent, c'était un homme pas commode du tout). Fatigués par les reproches de cet énergumène, les marchands juifs, dont l'illuminé troublait le commerce, le dénoncèrent aux autorités romaines après lui avoir administré une sévère raclée. Saul de Tarse, dont le nom était latinisé en « Paulus », ne dû son salut qu'à son bagout et à sa citoyenneté romaine. Il quitta la ville écoeuré et déterminé à changer de stratégie.

C'est un fait historique : l'ouverture à l'humanité entière du champ de la conversion en utilisant savamment le thème de la fraternité de tous les hommes (reprise du philosophe matérialiste Épicure, ce qui est un comble : « l'amitié danse autour de la terre », *Sentences vaticanes*, n° 52) va permettre à la petite secte de

juifs croyant en *Christos* de croître et se multiplier de manière exponentielle, du fait de l'extension subite de son terrain missionnaire et aussi de l'action infatigable de Paul. Il parcourut en tous sens la Méditerranée grecque puis romaine pour y laisser à chaque halte une nouvelle communauté plus ardente et plus prospère.

C'est ainsi qu'est née l'idée de la conversion universelle à la religion des chrétiens. Ceux-ci mirent près de trois siècles à convertir un empereur romain, ce fut Constantin I^{er} 23.

Et bien entendu, lorsqu'en 312 Constantin prit le pouvoir et déclara le christianisme religion d'État pour tout l'empire par l'édit de Milan de 313, les persécutions contre les païens commencèrent. Il ne faut guère s'en étonner : nombre de ceux qui virent l'avènement de l'empire chrétien étaient des rescapés des terrifiantes exécutions et tortures publiques subies par les chrétiens sous le règne de Dioclétien, qui avait battu tous les records de cruauté et de perversion dans sa lutte contre une secte en passe de devenir dominante. Mais dans le cas des persécutions des chrétiens, ce n'est pas vraiment en tant que religion que le christianisme fut pourchassé par l'État romain, mais parce que la secte chrétienne était, encore plus que les juifs, une épine politique dans le pied des Romains, une menace permanente à l'ordre public, un appel constant à désobéir aux lois romaines. Les martyrs chrétiens des grandes vagues de persécution (trois ou quatre, de Néron à Dioclétien) étaient sans doute persuadés de mourir pour leur foi, mais c'est plutôt comme séditieux que les Romains les tuaient, fatigués par cette rébellion permanente, ces complots constants, réels ou supposés...

Avec le souvenir encore vif de ce qu'ils avaient subi, les chrétiens se lancèrent à leur tour dans la traque des

païens dès la mort de Constantin, en 337²⁴. Il fallut près de cinq siècles d'un combat acharné et des centaines de milliers de morts pour que partout dans l'empire reconstitué par Charlemagne, comme dans l'Empire byzantin, resplendisse la croix.

Constantin était pourtant un réformateur plutôt humain et modéré, qui avait par exemple amélioré le sort des esclaves et facilité leur affranchissement. Il ramena une réelle stabilité économique dans l'empire, ce qui gagna beaucoup de citoyens aisés (surtout des urbains) à sa cause et donc au catholicisme. Par la création du « solidus », monnaie d'or à parité fixe, qui devint le « sou » en Gaule, il restaura l'économie dévastée par les guerres des chefs. Son procédé n'était pas sans lien avec la question religieuse : il fit fondre tous les objets d'or des temples païens et confisqua la fortune des prêtres polythéistes, qui étaient légion. Il ne manquait pas de fermeté, sans doute : « Je vais leur montrer quelle sorte de culte doit être rendu à Dieu... Quelle tâche plus noble, pour un empereur, que de détruire l'erreur et de réprimer la témérité, et ainsi d'amener tous les hommes à la vraie religion du Dieu Tout-Puissant, par la concorde et le culte légitime ? »²⁵

Mais jusqu'à sa mort, en 337, les exactions de l'État romain contre les païens se limitèrent à de sévères tracasseries. Les violences étaient dans l'ensemble le fait de bandes armées chrétiennes (*militia Dei*) manipulées par des illuminés locaux (ultérieurement canonisés) plutôt que de l'État romain lui-même.

En revanche, après sa disparition, ses successeurs, Constance, et surtout Théodose, commencèrent vraiment la guerre contre le paganisme. Persécutions administratives, meurtres d'intellectuels et d'hommes politiques, interdiction des cultes, crucifixions, tortures,

exécutions sommaires, exil, toutes les armes habituelles de la répression étatique furent employées contre les polythéistes et animistes de l'ancien Empire romain²⁶, en même temps qu'on lançait les foules contre eux, en utilisant les « milices » constituées de chrétiens prêts à en découdre et aussi à se venger.

Les païens résistèrent et se battirent aussi pour leurs dieux. Une fois de plus, les guerres religieuses ensanglantèrent l'histoire des hommes. Et ce fut vrai dans tout l'Empire, dès l'officialisation du christianisme comme religion d'État. Puis, plus tard, lorsque sous la pression des barbares et du fait de dissensions intestines il y eut deux empereurs simultanément, la lutte contre le paganisme prit des formes aussi violentes dans l'Empire d'Orient que dans celui d'Occident.

Les lois romaines étant devenues chrétiennes, on assista dès le premier tiers du IV^e siècle à l'apparition d'un arsenal législatif antipaïen qui ne cessa de se renforcer pendant plusieurs siècles. Cela commença par des tracasseries administratives dès 326, mais un siècle plus tard, on continua de promulguer des lois d'exclusion professionnelle, ce qui prouve que l'affaire était loin d'être réglée. Ainsi l'édit impérial du 7 décembre 416 aggrave celui de novembre 408 qui interdisait aux non-chrétiens la totalité des postes de la haute administration de l'Empire. Cette fois, c'est de la justice et de l'armée qu'ils furent totalement exclus. On parle ici de la mise au ban de citoyens disposant du droit de vote. Pourtant c'était certainement la forme de persécution la moins violente !

Mais d'un autre côté, les croyants polythéistes ont vu en quelques dizaines d'années la « charia chrétienne » raser leurs temples les uns après les autres, en même temps que leurs cultes étaient interdits, partout dans

l'Empire. Dès 326, le temple d'Esculape d'Aigéai en Cilicie (Turquie actuelle) est détruit sur ordre d'un évêque local. En Gaule, en 330, c'est au tour du grand temple du dieu Bélénos, à Bayeux. En 356, ordre est donné d'abattre les statues des anciens dieux dans les temples de tout l'empire. Très fréquemment, ceux-ci sont consacrés et deviennent des églises. En 371, l'action missionnaire de saint Martin dans ce pays de vieille tradition druidique aboutit à la dévastation d'un nombre incalculable de sites gaulois et à des assassinats à la chaîne des prêtres païens et de fidèles récalcitrants. Grand écologiste devant l'Éternel, Martin était célèbre pour les grands incendies de forêts qu'il aimait provoquer pour détruire les sites religieux arboricoles des Gaulois. Et tant pis si des milliers de croyants païens périrent dans les flammes de cette action missionnaire qui n'épargna aucune région du territoire actuel de la France !

En 386, les sites d'Apamée et de Palmyre en Syrie subirent un sort identique, de l'autre côté de l'Empire, en Orient. En 391, les cultes païens, interdits en Égypte, ne purent en tout cas plus être pratiqués dans le grand temple de Sérapis à Alexandrie, détruit de fond en comble par une horde de chrétiens manipulés par leur chef Cyrille, futur « saint » ! En 399, le préfet chrétien de Damas fit détruire tous les temples païens de la région, tandis qu'au même moment le futur saint Augustin (lui aussi) obtint des autorités la destruction des temples romains et des lieux de culte animistes. En 402, tous les temples de Gaza furent mis à bas, malgré la résistance armée de la population.

À chaque fois, la technique est la même : les milices chrétiennes saccagent un lieu de culte, provoquent des échauffourées avec les fidèles et le clergé païens ; ensuite

l'armée, envoyée par le représentant militaire local de l'Empire, finit de le raser, en matant les rébellions païennes de manière extrêmement violente. Ce fut le cas aussi en Phénicie (région de la côte israélo-libanaise actuelle) en 405.

Après 410 et la prise de Rome par les barbares chrétiens du roi Alaric, le chaos politique s'installa dans la partie occidentale de l'Empire démembré. Les persécutions des chrétiens contre les païens prirent des formes de plus en plus brutales, en dehors de toute législation, de tout comptage. Les souverains barbares comprirent immédiatement qu'il fallait avoir les évêques comme interlocuteurs. Ils leur prêtèrent donc main forte dans leur chasse aux païens et aux hérétiques. En Occident comme dans l'empire d'Orient, qui avait réussi à survivre au passage des barbares, la lutte contre le paganisme ne pouvait se réduire comme au siècle précédent à des interdictions de célébrer les cultes polythéistes et animistes.

Cela avait commencé lentement, par l'interdiction de se rendre dans un temple (édit de 346). Déjà en 341 puis en 353 fut proscrite la pratique des sacrifices d'animaux²⁷. Dans la foulée furent interdits les rassemblements nocturnes près des temples. Au IV^e siècle, les temples païens étaient encore debout. Les chrétiens allaient régulièrement les profaner, et insultaient en public les participants aux processions païennes. C'était un combat. Rien n'était joué. Face à la masse séditeuse croissante des chrétiens, les païens ne surent répliquer que de manière très molle. Les citoyens de l'Empire étaient affaiblis par le confort et leur mal-être, devenus pacifistes et légalistes. Leurs textes fleurent d'ailleurs une forme de résignation méprisante devant les « fous de dieu » qui noyautaient le pouvoir politique et assuraient

une présence agressive dans les rues et sur les marchés²⁸.

Très vite, la situation se gâta pour les croyants polythéistes et animistes, dans tout l'empire. À cause des nombreuses résistances et transgressions venant du petit peuple des campagnes (justement ces « paysans » profondément « païens »), parfois parmi les autorités administratives et militaires romaines, la peine de mort fut parfois prévue et appliquée pour toute personne participant à un sacrifice d'animal dans un temple païen, surtout la nuit. Mais ces croyances ancestrales étaient vivaces, activées par des nationalismes régionaux.

Pourtant, cent ans après les premières exécutions officielles en place publique pour délit de paganisme, il fallait encore édicter des lois confirmant la peine de mort pour la pratique secrète ou publique de rites païens en 435. Ces lois durent sans cesse être rappelées, confirmées, et édictées à nouveau, en 438. L'édit du 4 novembre 451 alla jusqu'à étendre l'application de la peine capitale aux propriétaires des lieux sur lesquels ces cultes païens étaient pratiqués. Au siècle suivant, en 515, *l'empereur rendit le baptême obligatoire sous peine de mort.*

Les mal croyants étaient déjà passibles de la peine capitale, disposition confirmée par le même édit de Justinien. C'est bien la preuve que la résistance demeurerait vive, malgré la christianisation totale de plusieurs provinces de l'Empire. Près de deux cents ans plus tard encore, au concile de Reims, les prélats exigèrent de la puissance publique franque que les chrétiens qui participeraient à des festins païens soient à leur tour exécutés...

La révolution culturelle amorcée par les premiers chrétiens parvenus au pouvoir après 313 fut couronnée par les deux édits de Théodose, en 392 et 393, qui abat-

tirent définitivement l'ordre ancien. À l'instigation de saint Ambroise de Milan, docteur de l'Église²⁹ qui avait l'oreille de l'empereur, tous les cultes païens furent interdits par le premier édit impérial, tous les temples furent fermés. L'année suivante, les Jeux Olympiques, qui avaient débuté en 776 avant J.-C., furent interdits après *mille cent soixante-huit années*, c'est-à-dire deux cent soixante-douze olympiades, au prétexte que les concurrents, conformément à l'éthique et à l'esthétique des anciens Grecs, concouraient nus, sans le moindre vêtement pour cacher leur sexe !³⁰ Obsession, quand tu nous tiens !...

Il ne faut pas sourire, à propos de cette foi polythéiste ; l'aimable mythologie de Grecs ne vaut ni plus ni moins, au regard de l'athée, que celle des Indiens iroquois ou des aborigènes d'Australie. Elle ne vaut, du point de vue du raisonnement rigoureux, surtout pas moins que la foi en un dieu unique mais composé de trois personnes, ou en une vierge enceinte, ou en un homme crucifié ressuscité d'entre les morts, ou en un prophète élevé vivant vers le paradis, ou en un Dieu pervers demandant à un père de lui sacrifier son fils, ou en douze causes de l'Éternel Retour.

Des généraux, des administrateurs moururent aussi au nom de leur foi en Zeus, en toute sincérité. Il n'est pas possible d'établir la liste innombrable des criminels qui menèrent une authentique guerre, les armes à la main, pour christianiser un empire ou pullulait l'hérésie, ou le paganisme résista durant des siècles aux persécutions. Bien souvent par les armes lui aussi. Quand le temps des chrétiens jetés aux lions fut fini, vint celui des païens hurlant sur les flammes des bûchers. Une guerre intérieure de cinq cents ans...

La réflexion se refuse à de telles régressions homicides lorsqu'elle fonctionne normalement, lorsqu'elle n'est pas tenue en joue par la peur, ni viciée par une histoire personnelle perturbée et de sordides obsessions sexuelles. Les croyances de Julien l'Apostat, cet empereur chrétien revenu au paganisme, devaient même être moins violentes et moins dogmatiques³¹ que celles des grands chasseurs d'hérétiques de la chrétienté, meurtriers à la chaîne et saints tout de même pourtant canonisés : saint Cyrille d'Alexandrie (que son nom soit maudit pour tous ses crimes !), Jean d'Éphèse, abominable soudard paré de la croix, homme de main de l'empereur Justinien³², Ambroise de Milan, docteur de la foi spécialiste en tortures publiques et en harangues enflammées, porteuses d'émeutes menant au lynchage des païens sous l'empereur Justinien, à qui il inspira toutes les actions les plus noires. Ambroise parvint même à faire approuver par un concile les lois répressives de Théodose, malgré la réticence de certains prélats devant toutes ces horreurs perpétrées en public... Le général Arbogast, Franc et non converti, fut vaincu en 394 avec son armée, malgré la présence d'effigies d'Hercule sur ses étendards. Le massacre annoncé par Théodose (en grec, ce nom veut dire « don de Dieu » !) eut lieu après la bataille. Arbogast fut assassiné dans sa tente, ou contraint au suicide³³. Le général païen Marcelinus, pourtant vainqueur des Vandales, qu'il avait chassés de Sardaigne et de Sicile, fut assassiné par un chrétien en pleine rue. En 580 le gouverneur d'Antioche, Anatolios³⁴, périt pour avoir prié Zeus. Quant à l'empereur Julien (dit l'Apostat par les chrétiens) il fut victime, en pleine bataille, selon son ami l'orateur Libanios, présent sur les lieux, d'un « tir ami » lancé par un soldat chrétien qui demeura impuni...³⁵

Cette entreprise de destruction et d'effacement par les chrétiens du monde antique si haï ne pouvait pas ne pas susciter dans la classe cultivée de vives résistances. Les philosophes et les scientifiques payèrent le prix fort. C'est généralement l'accusation d'athéisme plutôt que de paganisme (même quand ils étaient restés polythéistes) qui les mena à la croix, au bûcher, à la pendaison, le plus souvent au lynchage. En 370, Maxime d'Éphèse, précepteur de l'empereur Julien qui avait abjuré la foi chrétienne pour redevenir païen, en fut accusé et périt pour ce motif d'avoir détourné son élève de la vraie foi et de s'être livré à des pratiques magiques³⁶.

Contrairement aux meneurs qui le guidaient, le petit peuple des fanatiques chrétiens des origines étaient extrêmement ignorant dans l'ensemble. On imagine donc bien que les expériences scientifiques (en chimie, par exemple) des philosophes et des physiciens ainsi que les observations des astronomes païens devaient leur paraître comme autant de mystères maléfiques. Cette inculture, érigée en principe de piété par les premiers théoriciens chrétiens (saint Augustin en fut l'ardent propagandiste) a certainement tué Hypatie. Le point intéressant est que l'accusation de sorcellerie, formulée et élaborée par Cyrille contre Hypatie, devint petit à petit un leitmotiv des émeutiers chrétiens dans leur chasse aux intellectuels païens sur tout le territoire de l'Empire, au point que des siècles plus tard, la thématique de la sorcellerie sera la cause officielle et majeure des exécutions de païens. Par un capitulaire de 867, Louis le Débonnaire (« débonnaire », vraiment ?) condamna ainsi à mort les fidèles de Diane, « qui sont des sorcières ».

Contrairement à celle des grands martyrs chrétiens eux aussi canonisés, dont la mort a été répétée mille fois

par la propagande chrétienne, nous ne connaissons jamais la longue liste anonyme des lettrés païens dont l'exécution n'est rapportée par les chroniqueurs chrétiens qu'au détour d'une phrase. Effacement, là aussi, comme toujours...

Le tableau qui vient d'être dressé ici de la période du très haut Moyen-Age européen n'a passé en revue qu'une infime partie des crimes de masse et des assassinats spectaculaires de personnages célèbres. Mais il est facile d'affirmer malgré tout qu'*il y a eu beaucoup plus de martyrs païens entre 326 (le concile de Nicée) et 800 (le sacre de Charlemagne), que de martyrs chrétiens sous l'empire romain dans les trois siècles qui précédèrent la prise de pouvoir des chrétiens.*

Tentons, à titre purement hypothétique, une rapide évaluation frappée au coin du bon sens. Sachant que l'Empire romain allait du Portugal à la Germanie, de la Grèce à la Syrie, des Iles britanniques au Maghreb et à l'Égypte, et sachant que, comme nous venons de le démontrer, la lutte contre le paganisme a été très violente, permanente et journalière durant presque cinq cents ans (474 pour la période considérée de 326 à 800), on arrive à plus de *huit cent mille* païens morts de mort violente pour des raisons strictement religieuses. Hommes, femmes et enfants. Sans oublier les vieillards.

Comment parvient-on à ce chiffre ? Tout d'abord, il n'est pas imaginable qu'il n'y ait pas eu au moins cinq morts (pour ce motif religieux) par jour sur une telle surface, pour une telle population, compte tenu de la violence de la législation et du nombre des contrevenants, en particulier dans les campagnes. On a donc mille huit cent vingt-cinq morts par an. Et sur 474 ans, on obtient le chiffre impressionnant de huit cent

soixante-cinq mille morts de mort violente. Si l'on considère que le chiffre de cinq morts par jour est sous-évalué et qu'il peut s'élever au chiffre de vingt-cinq morts par jour, soit cinq fois plus, alors dans cette estimation haute on obtiendra le nombre de plus de *quatre millions* de martyrs païens.

Le même raisonnement peut être appliqué aux victimes chrétiennes des persécutions de l'empire romain païen. Avec des corrections nécessaires, cependant. Ce n'est pas la totalité de la population qui était concernée, ni toute la surface de l'Empire, mais seulement une secte très minoritaire et urbaine ; la persécution n'a pas été continue, mais effectuée par vagues : en tout, une soixantaine d'années entre Tibère (premiers arrêtés d'expulsion de chrétiens juifs à Rome) et Constantin (le premier empereur chrétien). Une soixantaine d'années de persécutions antichrétiennes sur trois siècles. On aurait donc un peu plus de cent mille martyrs chrétiens sous l'empire romain païen contre plus de huit cent mille victimes païennes sous l'empire chrétien. Un rapport de un à huit ! On remarquera que les historiens, anciens et modernes, trouvent des chiffres beaucoup moins importants. Eusèbe de Césarée estime que seuls neuf évêques furent exécutés durant les persécutions de l'année 307 sous Dioclétien. Selon lui, par exemple, la Palestine n'eut à déplorer au cours de cette année-là que 72 victimes. L'historien anglais du XVIII^e siècle Edward Gibbon (1737-1794) ne compte pas plus de deux mille martyrs chrétiens entre 303 et 313 dans *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*. Quant à Voltaire, il fait de même. Malicieusement, il doute de la réalité des persécutions de masse de Dioclétien, et rappelle que le nom des victimes et leur nombre ne nous sont pas connus autrement que par ce qu'il appelle

« l'exagération ecclésiastique »³⁷. Il insiste sur le fait que Dioclétien rechignait à persécuter les chrétiens – sa femme Prisca était baptisée – et que les années précédentes de son règne leur avaient été plutôt favorables. Sous le règne de Dioclétien, affirme-t-il (*ibid.*), « On ne trouve aucun édit qui condamne à la mort uniquement pour faire profession de christianisme ». C'est un fait que ces persécutions n'avaient pas un caractère religieux. Il semble bien finalement que Dioclétien ait toléré que l'on fasse quelques exemples parce que certains soldats chrétiens conscrits refusaient d'obéir aux ordres des gradés païens. Ce n'est pas non plus par foi personnelle de l'empereur, ni à cause de la foi des chrétiens, mais toujours pour des raisons politiques en priorité, exprimées à chaque fois dans les actes d'accusation dont on a gardé la trace. Après le retrait volontaire de Dioclétien, ses successeurs, dont le tristement fameux Galère, s'illustrèrent dans la sauvagerie contre les chrétiens, mais pour des raisons de vengeance personnelle ! Dans tous les cas on peut affirmer que la persécution la plus célèbre, avec celle de Néron, des fidèles de la nouvelle religion, n'avait pas elle non plus de raison religieuse, même si le marqueur déterminant de l'exécution était bien le fait d'être chrétien et de ne pas abjurer sa foi devant le tribunal romain...

C'est très clair, donc : l'église catholique est parvenue à faire en sorte que ne demeurent aux yeux de l'histoire que les martyrs chrétiens. Un simple micro-trottoir permettrait de vérifier que les gens d'aujourd'hui ignorent absolument à quel coût humain pharamineux et selon quelles méthodes criminelles une population *totale*ment païenne est devenue *totale*ment chrétienne en cinq cents ans, alors que tous sont au courant du fait que les chrétiens ont été martyrisés...

Ce négationnisme, autant nous habituer à lui. Nous le rencontrerons sans arrêt. Les religions avancent sur des monceaux de cadavres, mais, comme les Indiens des westerns, elles marchent à reculons en effaçant leurs traces avec le balai du révisionnisme historique.

CHAPITRE II : MOYEN-AGE

TRENTE-DEUX ANS DE CROISADE CONTRE LES PAÏENS SAXONS (772-804 ap. J.C.)

C'est le moment de nous intéresser de plus près à un autre grand criminel de la chrétienté : Charlemagne, l'« homme qui a inventé l'école », pour les manuels, et même dans les chansons. En réalité un mégalomane cruel, un fanatique catholique intelligent, déterminé et génocidaire.

Si l'incendie de Rome fut une croisade pour la pudeur, et l'assassinat d'Hypatie, astronome grecque, une croisade contre la pensée ; si les multiples conciles qui se succédèrent alors que les chrétiens avaient à subir la persécution romaine furent des rassemblements haineux produisant surtout des croisades contre les hérésies, lançant sans cesse des anathèmes brûlants, ce n'étaient là encore que des métaphores de croisade, car les chrétiens, dans les trois cas précités, n'étaient pas au pouvoir.

La virulence de leur prosélytisme, cette folie de convertir y compris par la violence les « mal-croyants » (à l'origine du mot « mécréant », si universellement utilisé) s'exprimera de manière institutionnelle avec la guerre de quarante ans que mena Charlemagne pour convertir de force les Saxons à la foi catholique.

La pensée unique de l'économisme ambiant nous expliquera sans doute qu'il s'agissait encore de gros sous, de conquête, d'expansionnisme, etc.

Regardons la réalité de l'histoire en face : la Saxe, immense territoire non cultivé couvert de forêts impénétrables, n'était pas un grenier à blé. Les tribus misérables qui vivaient pauvrement dans les clairières ou sur ces plaines glacées ne payaient aucun impôt, produisaient fort peu de richesse. La famine endémique et les guerres claniques décimaient sans cesse une population clairsemée et, contrairement à la version proposée par l'historiographie carolingienne du conflit, elles étaient plutôt sédentaires et peu turbulentes à l'égard de leur voisin chrétien, le royaume des Francs.

Les Saxons étaient des païens de langue germanique vivant entre l'Elbe à l'est, le Rhin à l'ouest, les Alpes au sud et la mer au nord. Ils n'étaient guère unis, comme l'avait bien vu César huit siècles plus tôt : les *Wher menn* (« hommes de guerre ») que les Romains appelaient *germani* se faisaient surtout la guerre entre eux³⁸.

L'archéologie contemporaine a montré qu'à l'époque de Charlemagne, les Saxons ne se déplaçaient pas. Seuls leurs anciens avaient migré, pour conquérir la Grande-Bretagne avec les Angles, quelques siècles plus tôt.

Ils ne représentaient littéralement aucun danger, ni aucun intérêt, pour personne. Le conflit entre Charlemagne et les Saxons est décrit par l'historiographie chrétienne de l'époque (et ultérieure) comme une réplique de Charlemagne à des incursions et des provocations saxonnes. Mais en réalité, l'ordre de christianiser la Germanie (et donc son cœur profond, la Saxe) avait été donné par la papauté cinquante ans plus tôt.

Celle-ci avait vu en saint Boniface un missionnaire efficace : entre 719 et 722, il était parvenu à baptiser

des milliers de ces Germains barbares, fondant ensuite un nombre si important d'abbayes que la tension avec les populations restées païennes alla croissant. Cet homme agressif et sectaire, grand adepte du baptême forcé par groupes, était aussi un ardent constructeur de villes et un grand pourfendeur d'hérétiques en tous genres.

Après avoir évangélisé la Hesse et la Thuringe entre 735 et 745, il pénétra encore plus profondément au cœur de la Saxe et commença son travail missionnaire le plus difficile. Il parvint à organiser un synode en 742 au cœur de la Germanie, l'année même de la naissance de Charlemagne, et devint archevêque de Mayence en 746, puis se lança en 769 dans la christianisation de la Carinthie. Les baptêmes se faisaient sous la menace d'hommes armés, on prenait des fils de chefs comme otages, on exécutait les prêtres païens, on faisait édifier les abbayes par les paysans convertis, et ensuite on se servait de ces abbayes comme de vitrines de la civilisation³⁹.

Mais les Saxons résistaient, ils tenaient à leur paganisme guerrier, à leur dieu tutélaire Irmin, dont parlait déjà Tacite dans *La Germanie*, à leur mythologie de Walkyries et de dieux sorciers. Au fond d'eux-mêmes, c'était plus la présence des prêtres chrétiens au beau milieu de leurs villages qu'ils ne pouvaient tolérer. Car qu'il y ait des guerriers de la nouvelle foi, cela les étonnait moins. C'était la guerre !

Cette religion les envahissait déjà depuis cinquante ans quand ils réagirent de façon concertée pour la première fois en prenant d'assaut trois abbayes derrière la frontière franque.

Des abbayes, pas des postes militaires, pas même une ville.

Des abbayes, parce qu'ils voulaient s'attaquer à cette religion chrétienne qui « affaiblissait » les guerriers⁴⁰.

Mais cette fois, Charlemagne était au pouvoir... Un croyant sincère et en même temps opportuniste, profondément convaincu de la puissance du Christ. Il tenait à étendre cette foi qui selon lui était supérieure à celle des barbares. Il fera plus tard interdire la totalité des cultes païens dans son royaume, sous peine de mort⁴¹.

Il la croyait porteuse d'une meilleure civilisation et rêvait par ce moyen de reconstituer l'Empire romain détruit par les barbares, qui avaient déferlé sur lui durant deux siècles et provoqué la ruine de Rome.

Dès 772, la réplique à l'attaque ciblée des abbayes et des églises par les Saxons sera une réponse tout aussi ciblée : Charlemagne était persuadé qu'en détruisant le grand totem Irmenseul (ou Irminsul) qui se trouvait dans une profonde forêt, il démoraliserait les guerriers saxons, jugés superstitieux. Il le fit rechercher, le trouva, l'abattit, le fit enterrer. Sacrilège extrême censé démoraliser l'ennemi païen... Car il pensait ainsi, selon les chroniques de l'époque, démontrer que l'Irmenseul abattu, le ciel ne s'effondrerait pas pour autant. Le gigantesque frêne sculpté était censé représenter le grand arbre Yggdrasil, qui depuis l'origine du monde supportait le ciel de ses branches immenses. Le moine Rodolphe de Fulda (mort en 865), à qui l'on doit la description la plus complète d'Irminsul, rapporte au chapitre 3 de son hagiographie *De miraculis sancti Alexandri* : « Il y avait là aussi un tronc d'arbre vraiment grand, érigé verticalement et qu'ils vénéraient comme un dieu, sous le nom d'Irminsul dans la langue de leur pays, qu'on peut traduire en latin par Colonne de l'univers, comme si elle soutenait toutes choses. »⁴²

L'effet de cette tentative ethnocidaire fut absolument

désastreux : au lieu de s'effondrer, le moral des Saxons connut un pic extrême, lié à la colère.

À cause de la destruction de l'Irmenseul, qu'ils vénéraient tous, malgré leurs divisions internes, ils se saisirent de l'étendard de la guerre religieuse à nouveau et attaquèrent les abbayes de Hesse et de Frise. D'odieux massacres furent perpétrés, selon les chroniques du temps, visant les gens d'église en priorité. Il y eut de nombreuses destructions d'églises et de monastères (ceux de Boniface en particulier). Aux crucifixions de sorciers par les soudards chrétiens de Charlemagne, les Saxons répondaient par d'autres crucifixions, des profanations d'église où se tenaient des orgies sanglantes avec des nonnes violées collectivement puis sacrifiées à la fin du festin. Frappés dans leur religion, les Saxons voulaient frapper en retour la religion de l'adversaire. Le genre de cercle dont on ne voit jamais la fin...

L'année suivante eut lieu la réplique meurtrière de Charlemagne et la thématique guerrière ne changea pas : ce fut « Le Christ ou la mort » dans tous les villages traversés. Symboliquement, pour défier les Saxons païens, Charlemagne fit construire à proximité du site de l'Irmenseul abattu la ville fortifiée de Paderborn. Il fonda aussi Hambourg et Brême, en plein pays saxon, pour démontrer la puissance du Christ⁴³.

Mais un chef-sorcier saxon westphalien, particulièrement intelligent et retors, Widukind, réussit à fédérer, en utilisant l'argument religieux, les tribus naguère ennemies et même les cousins danois, dans la grande lutte contre la Croix. En 782, il remporta une victoire déterminante sur les armées de Charlemagne, qui accourut la même année pour riposter, avec une mission papale officielle : exterminer les païens apostats. En foi de quoi le roi franc brûla les villages, assassina les guer-

riers prisonniers comme les habitants, car pour lui, ils avaient été baptisés et ne pouvaient abjurer la foi chrétienne et revenir à Odin et aux Walkyries. Cela méritait bien la mort ! Nous sommes donc en présence de la première vraie guerre de religion que l'Europe naissante ait connue⁴⁴.

On observera par ailleurs que Charlemagne a mené une autre guerre de religion, contre les musulmans d'Espagne, celle-là. Les horreurs du massacre qui a suivi la prise de Pampelune étaient parfaitement gratuites. Un tel nombre de victimes était complètement inutile, sauf du point de vue religieux : les chrétiens implacables avaient un dieu puissant à leur côté, leurs victoires meurtrières en Saxe, en Italie du Nord et en Espagne en étaient la preuve.

On comprend encore mieux la stratégie générale de Charlemagne : en lançant la *Reconquista* de l'Espagne occupée par les musulmans, il protégeait ses provinces de Francie au sud, il créait une zone tampon protégeant son empire chrétien.

La question religieuse demeurait déterminante en première instance, même si elle était aussi clairement reliée à des considérations politiques : obtenir le couronnement en tant qu'empereur chrétien, le premier depuis la chute de Rome. C'était pour Charlemagne une consécration religieuse et politique, acquise grâce aux guerres de religion menées durant tout son règne.

Notons le fait que ce conflit en Saxe était bien perçu comme une guerre religieuse par les deux camps ; cela se manifesta dans l'incident tragique du massacre de Werden. Charlemagne, qui était finalement parvenu à écraser l'armée des Saxons fédérés, réunit sept mille survivants et leur imposa le choix habituel : « Le Christ ou la mort ».

Il est significatif de voir que 4 500 guerriers saxons refusèrent de se convertir et se lancèrent devant les guerriers chrétiens dans un hymne à Irmin, le grand dieu abattu avec son totem quelques années auparavant. Fou de rage, Charlemagne ordonna leur exécution ; ils furent égorgés et les cadavres sans sépulture jetés dans les marécages et le cours de la rivière. Mais ce fut encore une erreur de Charlemagne : la « superstition » des Saxons était en réalité une vraie foi polythéiste. La sauvagerie du roi chrétien, exécutant de manière infâmante des guerriers qui s'étaient battus honorablement, enflamma ce qu'il restait de tièdes parmi les Saxons. Le massacre de Werden fut donc particulièrement improductif.

Widukind, qui avait survécu à la bataille et avait pu s'enfuir, poursuivit alors sa « guérilla de libération » des Saxons en attaquant systématiquement et exclusivement les monastères, renvoyant les paysans convertis vers les forêts teutoniques, afin qu'ils reviennent à l'ancien culte d'Irmin en toute sécurité. Comme une traînée de poudre, la révolte se répandit, détruisant l'édifice savamment mis en place depuis la christianisation de saint Boniface. Déjà trente ans de combats et de massacres pour un totem abattu par un roi chrétien fanatique !

Heureusement pour la juste cause de Charlemagne, Widukind fut capturé en 785 : on lui appliqua le capitulaire « *Capitulatio de partibus Saxoniae* » (dit le « capitulaire saxon »⁴⁵) édicté par Charlemagne la même année : « La conversion ou la mort »... Le texte disait exactement : « Que quiconque, appartenant à la race des Saxons, ou qui se serait caché parmi eux dans le but d'échapper au baptême, en le refusant ainsi avec mépris pour rester volontairement dans le paganisme, soit puni de mort. »

Widukind accepta, par tactique, ne se sentant nullement tenu par une promesse faite à un chrétien, puis s'enfuit l'année suivante au Danemark où, selon la légende, il parvint à persuader les Danois qu'il était possible d'attaquer le royaume des Francs par la mer, pour détruire la chrétienté.

On sait que tout cela se terminera pour Charlemagne, bien après la mort accidentelle de Widukind, par la perte de la Normandie. Et, là aussi, à chaque fois, signe qu'il s'agissait bien d'une guerre de religion, les guerriers vikings réservaient les supplices les plus terribles aux malheureux moines et aux pauvres nonnes des monastères qu'ils attaquaient toujours en priorité.

En fin de compte, malgré une résistance acharnée, les cultes païens des vieux Teutons disparaîtront dans la clandestinité pour ne ressortir plus tard qu'à l'occasion de la croisade intérieure contre les sorcières. Le christianisme dominant mènera cette guerre à grand renfort d'immondes cruautés, perpétrées en public elles aussi, du fait de leur caractère terrifiant et exemplaire.

Dès 794, la Saxe était annexée au royaume de Charlemagne. De Pampelune aux rives de l'Elbe, par le fer et par le feu, dix ans plus tard, presque toute l'Europe était christianisée. À quel prix ! Car si l'on lit bien quelques-uns des textes évangéliques que Charlemagne prétendait défendre, ce héros de la chrétienté doit griller en enfer.

UNE ASSOCIATION RELIGIEUSE CRIMINELLE : LE « TRIBUNAL DE WESTPHALIE », ou « SAINTE-VEHME »

Si une institution religieuse criminelle fut passée sous silence, c'est bien le Tribunal secret de Westphalie, ou *Sainte-Vehme*, formé à l'instigation du pape Léon III, sur demande expresse de Charlemagne : « On rapporte que le roi Charlemagne envoya un ambassadeur à Rome pour rencontrer le pape Léon, pour demander conseil sur ce qu'il devait faire avec tous ces rebelles de Saxons, qu'il ne pouvait ni mater ni exterminer. Mais le saint homme, ayant entendu la requête de cette ambassade, ne répondit rien ; il se contenta de se lever et alla dans son jardin ; après avoir ramassé des ronces et des mauvaises herbes, il les suspendit à une potence qu'il avait fabriquée avec de petites tiges de bois. L'ambassadeur, dès son retour, rapporta à Charles cette réponse. Celui-ci forma immédiatement le tribunal qui s'appelle jusqu'à ce jour *Venia* ou *Vemia*. »⁴⁶

L'empereur, vainqueur des Saxons, et qui avait fait massacrer plusieurs milliers de guerriers prisonniers de sang-froid, avait tout de même hérité d'un immense territoire « barbare » qu'il fallait christianiser.

Pour contrôler les « progrès » de ces populations païennes ou hérétiques (certains Germains avaient embrassé la foi arienne, dissidente du catholicisme), il était nécessaire de faire des exemples. Charlemagne ne croyait guère à la puissance de la persuasion par la douceur. Il utilisa donc la terreur pour accélérer les conversions au catholicisme et forma un tribunal secret en Westphalie, qui fit des émules dans toute l'ancienne Germanie conquise. Nommé en latin papal *venia* (on ignore pourquoi, l'étymologie demeurant obscure), il devint en Allemagne *Fehmgericht*, en zone franque « Sainte-

Vehme »⁴⁷. On paya des espions, on organisa des réunions secrètes, des parodies de procès au cours desquels, après une simple dénonciation, le « prévenu » se voyait signifier sa condamnation à mort par une clique de pénitents masqués⁴⁸. L'individu présent était le plus souvent mis à mort immédiatement par strangulation, pendaison, noyade. Parfois on le relâchait, remettant son supplice à plus tard. On le retrouvait alors attaché à un arbre en pleine forêt, poignardé en plein milieu d'une fête foraine, égorgé dans son lit, pour l'exemple⁴⁹.

Les *Freischoeffen* (« libres-juges » ou « francs-juges »⁵⁰) sévirent pendant sept siècles, plus particulièrement du XI^e au XIV^e, selon certains au nombre de cent mille dans cette période. Ils parcouraient l'Allemagne, de relais en relais, de monastère en monastère⁵¹, prétendant tenir leur mission directement des autorités papales. Dans presque toutes les grandes villes ils avaient des amis, à travers un immense réseau criminel qui leur apportait l'infrastructure, des solutions de repli, en un mot l'impunité. Car il n'y eut jamais d'enquête sérieuse, ni de condamnation de franc-juge. Leur mission était considérée comme sacrée par des magistrats qui faisaient souvent partie eux-mêmes de cette société secrète...

Des signes de ralliements connus d'eux seuls leur permettaient de s'identifier entre eux. Ils sévissaient aussi bien dans les tavernes qu'à la cour des petits barons et roitelets allemands, semant les cadavres sur leur passage. Tel épicurien notoire était retrouvé pendu et châtré, telle prostituée trop extravagante était brûlée en pleine forêt après avoir été sauvagement violée et torturée⁵².

L'organisation carolingienne initiale, approuvée par Léon III, prévoyait exclusivement la peine de mort par pendaison. Mais la nécessité du secret avait peu à peu poussé le Tribunal de Westphalie à tenir une ou plusieurs réunions plénières par an et à faire tenir les « pro-

cès » en une ou deux journées pour toute l'Allemagne. Le mode d'exécution des sentences était ensuite laissé à l'appréciation des juges, qui étaient aussi des bourreaux.

Tel espion revenait de Hambourg avec sept noms de mécréants ? Ils étaient portés sur le « Livre de mort »... Tel groupe de femmes aux mœurs indécentes avait été repéré à Stuttgart ? Même traitement « administratif ». Les francs-juges étaient liés dans leur œuvre de mort par une promesse et une obligation : assassiner à vue (sous peine d'être tués à leur tour) toutes les personnes portées sur la « liste », tout en gardant le plus grand silence sur leur activité, sous peine de mort, là aussi.

Les assassins se trouvaient dans les rangs même des « juges » : étudiants en droit, séminaristes, médecins, bourgeois ou hobereaux fanatiques, mais aussi « indics » de base et tueurs patentés louant leurs services d'espions ou de bourreaux. Rien n'existait plus face au Tribunal secret : tout « libre-juge » sommé d'exécuter un ami proche perdait lui-même la vie s'il refusait de le faire.

Les « crimes » punis par cet « escadron de la mort catholique » étaient prioritairement des transgressions opérées contre les prescriptions des Saintes Écritures : tout manquement aux Dix Commandements, d'une part ; toute contestation de l'autorité papale, tout blasphème contre des gens d'Église ou la personne du Christ, d'autre part, entraînaient la mort. Enfin, toute dénonciation d'un franc-juge était, elle aussi, punie de mort.

On assassina donc en vrac, pendant des centaines d'années, des dizaines de milliers de vrais criminels et d'innocents, sans faire de distinction : un violeur qui avait échappé à sa punition, un assassin en fuite étaient aussi sûrement abattus qu'un poète qui s'était laissé aller à une irrévérence blasphématoire. Parmi les victimes

préférées des « libres-juges » il y eut un nombre impossible à connaître de femmes et d'hommes adultères, d'homosexuels, de sorcières, d'intellectuels anticonformistes, d'enfants même, quand ils allaient trop loin dans le vol ou l'impudeur de leur comportement...

De manière parfaitement terrifiante, les condamnations prononcées étaient placardées sur la porte du condamné lorsque par exemple il avait été « jugé » en dehors de sa présence. Il découvrait au matin cet arrêt de mort. Dès ce moment, sa famille, par prudence, s'éloignait de lui, comme ses amis. Il cherchait parfois à fuir. Des spadassins le rattrapaient et revenaient jeter le corps nuitamment devant sa porte⁵³.

Le plus souvent, les meurtres étaient signés « les libres-juges », les francs-juges », « le saint tribunal », « les vengeurs de l'Éternel ». Le cadavre portait un calicot signalant la faute punie : fornicateur, blasphémateur, mécréant (souvent dans le cas de juifs un peu trop « arrogants »), sorcière, femme de mauvaise vie, sodomite (dans le cas des homosexuels).

Lorsque l'accusé avait la chance d'être convoqué, il recevait une missive secrète l'invitant à se rendre en un lieu précis, en forêt. Il était ensuite cagoulé et pris en charge. Si on lui donnait le droit à la parole, il avait de la chance ; peut-être pourrait-il, à titre exceptionnel, bénéficier d'une simple mise en garde... Mais dans la plupart des cas, selon les témoins rescapés, le condamné était pendu séance tenante, au milieu des cantiques et de lectures édifiantes des Écritures.

On a souvent comparé le Tribunal de Westphalie à l'Inquisition⁵⁴, institution meurtrière s'il en fut. En réalité, s'il est vrai que le tribunal secret a précédé chronologiquement le Tribunal du Saint-Office, s'il est avéré que la dissolution du « Tribunal des libres-juges » par

l'empereur Maximilien I^{er} au début du XVI^e siècle a fait place à l'« Inquisition » proprement dite – qui en Allemagne a plus particulièrement poursuivi les « sorcières » – on peut imaginer une filiation entre les deux institutions.

Il y a pourtant une différence : le tribunal secret était une pure institution criminelle et clandestine d'élimination physique des mécréants, imaginée par une collusion du pouvoir politique carolingien et de l'Église, à une époque reculée qui ne s'embarrassait pas de manières... On n'y cherchait pas un aveu, il n'y avait pas d'enquête, les juges étaient inconnus, tout comme les bourreaux. Les gens mouraient, sans autre forme de procès.

Le Tribunal du Saint Office, appelé « Inquisition », marquait un changement de stratégie. Il avait pignon sur rue : les bâtiments où l'on torturait étaient appelés par les Anglais et les Allemands « maisons de douleur », les sentences étaient prononcées à l'issue d'une « enquête » et d'un procès contradictoire fréquemment public. Les exécutions étaient elles aussi publiques.

Simplement, les mentalités avaient évolué. La terreur suscitée par ces meurtres perpétrés dans l'ombre, après sept siècles d'existence des « libres-juges », avait peut-être trouvé une limite, cette technique d'élimination ayant fait son temps.

On passa donc à une certaine publicité des procès et des exécutions du fait d'un changement dans la politique de communication contre les « ennemis de Dieu et de l'Église ». Pour que les gens aient vraiment peur, il fallait qu'ils puissent voir de leurs yeux, au cours de pompeuses cérémonies dénoncées par Voltaire lui-même, le visage grimaçant et boursoufflé du pendu, qu'ils puissent entendre les hurlements de la sorcière

étouffant dans les flammes, ou les appels désespérés des « vierges de fer » mourant de faim et de soif, suspendues dans leur cage. La barbarie catholique avait simplement « rationalisé » sa pratique criminelle, allant plus loin dans le machiavélisme et la cruauté, pour peu que ce fût encore possible.

LA CONQUETE ISLAMIQUE : CINQ SIECLES DE PERSECUTIONS CONTRE LES MECREANTS

Qu'on ne s'y trompe pas : le prosélytisme musulman se fit lui aussi par la violence, à coup de cimenterres et d'incendies, de villes ravagées et de mécréants passés au fil de l'épée. En matière de méthode de conversion, pas plus que le catholicisme ou le judaïsme, il ne s'embarassait de précautions inutiles, dès lors qu'il s'agissait de gagner de nouvelles populations à la vraie foi...

Et dans le domaine culturel, l'intolérance et la répression furent la règle. Il suffit de se souvenir de la célèbre réponse d'Amar ibn al-As au grammairien Jean Philopone, qui lui demandait d'épargner la bibliothèque d'Alexandrie, la ville ayant été conquise en 642 après un siège de deux ans par les Bédouins musulmans de la première vague de conquête : « Si les écrits des Grecs concordent avec le Livre de Dieu, ils sont inutiles et n'ont pas besoin d'être conservés ; s'ils ne concordent pas, ils sont pernicious et doivent être détruits »⁵⁵. Au bout du compte, les rouleaux de papyrus et les tablettes de bois furent répartis entre les quatre mille bains publics de la ville et allèrent compléter le stock de combustible des hypocaustes. La célèbre bibliothèque

ne se releva pas de ce troisième coup fatal ; elle avait déjà brûlé à l'époque des Romains, puis la persécution organisée par saint Théophile avait décimé la collection en 392. Amar se contenta de porter le coup final aux textes rescapés. Sophocle, Tite-Live, Tacite, et tous les autres...

Sept ans à peine après la mort de Mahomet, l'Égypte, conquise par Amar ibn al-As, fut donc administrée comme une province et, pour être sûr de bien percevoir le tribut en blé, en armes, et en or, le « missionnaire-chef de guerre » en oublia tactiquement sa mission divine de conversion et proclama la liberté de tous les cultes, car les chrétiens étaient trop nombreux⁵⁶. Ce qui n'empêcha pas les chrétiens d'être assujettis, comme les juifs, à une taxe supplémentaire par tête. Cette capitation, fort élevée, suscita bien des conversions à l'islam ! Seuls les irréductibles coptes parvinrent à maintenir dans l'adversité un christianisme menacé et minoritaire en butte aux tracasseries et aux agressions, dont la gravité et le nombre varièrent selon les époques. Mais très vite la fondation en 642 du Caire (« Al Fustat » deviendra « Al Qâhira », « La Victorieuse », en 969) installa pour toujours le changement de références ; Alexandrie et Memphis perdirent leur statut de capitales. La stratégie d'effacement imposa la langue arabe, la religion musulmane s'installa lentement mais sûrement : tracasseries, menaces, persécutions ouvertes amenèrent les Égyptiens chrétiens à choisir l'islam, par prudence, afin d'éviter l'esclavage pur et simple ou l'arbitraire des nouveaux arrivants...

De proche en proche, l'invasion de la côte nord de l'Afrique par les musulmans se transforma en guerre de conquête pure et simple, dans laquelle la religion fut instrumentalisée par des Bédouins avides et calculateurs.

La Lybie fut occupée dès 670, et Kairouan fut fondée la même année aux portes de la Tunisie chrétienne plus comme une forteresse jouant le rôle d'avant-poste que comme un lieu de culture. En 698, Carthage finalement arrachée aux Byzantins ouvrit la porte à l'invasion du Maghreb animiste et chrétien.

Le Caire, Kairouan, Fez : fulgurante progression vers l'ouest, sur des milliers de kilomètres ! En 711, moins de cent ans après l'arrivée des premiers conquérants qui avaient été les proches du prophète Mohammed, l'Islam avait l'Atlantique pour frontière occidentale. Quant à l'Afrique noire de la côte et du Sahel, elle fut tout d'abord systématiquement razzée pour en ramener des esclaves, puis islamisée par la conquête militaire. L'Afrique musulmane n'a pas été convertie par le seul pouvoir des mots... Bien du sang et bien des larmes ont ruisselé avant que l'Islam ne domine les terres et les esprits.

Au Maghreb, les nouveaux arrivants imposèrent la loi islamique par le fer et le feu quand ils rencontraient de la résistance, par la négociation et l'alliance lorsque les citadins chrétiens ou les paysans animistes acceptaient de discuter. Partout les bédouins conquérants, le Coran en main, le cimeterre dans l'autre, appliquèrent la même devise que Charlemagne : « La conversion ou la mort ». L'Islam progressa à pas de géant, les églises furent détruites, les temples païens abattus.

Les Bédouins constituèrent dès la première génération d'immenses harems de femmes berbères capturées, achetées, ou gardées en otage. Les enfants nés de ces unions n'étaient pas esclaves. Dans chaque petit village, dans toutes les villes, les Arabes modifièrent alors par leur abondante descendance facilement acquise, les traits mêmes de la population locale : ainsi toutes les

villes côtières se peuplèrent d'« arabo-berbères » nombreux et dévoués à l'occupant. Ils propagèrent à leur tour l'islam de leurs pères. En quelques siècles, ce système « d'invasion démographique » bouleversa l'équilibre avec les populations autochtones, contraintes par surcroît d'utiliser la langue arabe. Le processus ethnocidaire fut peut-être moins violent que dans l'Occident chrétien, mais il ne peut être nié. Les persécutions furent nombreuses et réelles, comme on peut le lire dans les textes des historiens arabes, mais il semble qu'elles se soient limitées à la répression des faits de rébellion⁵⁷.

Que cela soit clair : l'ethnocide fut pourtant mené à bien : l'Égypte et le Maghreb étaient les régions les plus christianisées de l'Empire romain, et parmi les plus peuplées. Elles parlaient le latin ou le grec. Or, au tournant de l'an mille, à l'approche des armées croisées, ce furent des musulmans arabo-berbères incapables de dire un mot de latin ni de grec qui résistèrent à l'invasion chrétienne. Une vingtaine de générations auparavant, leurs ancêtres avaient pourtant la croix du Christ sur leurs étendards. Le bilan humain de cette réussite ethnocidaire est impossible à chiffrer. Les documents manquent cruellement.

Cette conquête de l'Afrique du Nord et de l'Ouest fut-elle pilotée par une intention religieuse, ou au contraire cela ne fut-il qu'une invasion mercantile et cynique, l'ouverture de nouveaux marchés assurant de nouvelles rentrées d'impôts ? Les textes manquent. Les appels à la conversion des débuts de l'Hégire avaient-ils un siècle plus tard la même ferveur religieuse pour motif ? On peut en douter⁵⁸, à observer les intenses guerres dynastiques qui eurent lieu entre les descendants des premiers conquérants de cet immense espace. On

peut se demander si très rapidement le fait religieux ne fut pas ravalé au rang d'écran de fumée, de justification ou de pur instrument de conquête... Comme toujours dans le cas de la civilisation islamique, censure et auto-censure ont empêché le débat intellectuel de faire surface et de laisser beaucoup de traces écrites. Il faut s'en tenir à une analyse de bon sens : l'intention religieuse initiale a dû lentement se dégrader et comme toujours, là aussi, cela a dû dépendre des lieux, des moments et des personnes...

Pour ce qui est de la conquête de l'Espagne, on a le même problème : Le berbère Tarik, récemment converti, celui-là même qui donna son nom au rocher de Gibraltar (Djebel-al Tarik), était-il un musulman en guerre sainte ou un simple conquérant ? On lui avait donné mandat de prendre l'Espagne, il la prit. Avant même l'année 720, militairement, la question était réglée. Était-ce vraiment une guerre de religion, un « djihad » ? Dans l'esprit de quelques naïfs combattants, peut-être. Probablement pas dans celui de leurs chefs, guerriers opportunistes avides de pouvoir et de richesse. Le temps de la guerre sainte viendrait, plus tard, lorsque la chrétienté se jetterait sur le monde islamique pour lui reprendre Jérusalem.

L'imprudencence boulimique des chefs musulmans les poussa à aller se frotter aux Francs. Ce fut une bien autre affaire qu'avec les dynasties wisigothes d'Espagne. En 732, un coup d'arrêt historique fut donné à la progression de l'Islam vers le Nord par Charles Martel et ses alliés d'Aquitaine menés par Eudes. Il y eut d'autres tentatives d'islamiser la France : Arles, Avignon, furent prises puis reprises, Lyon faillit tomber. Pépin le Bref, alerté, vint écraser définitivement les armées musulmanes en 759. La France resterait donc chré-

tienne. Et on sait que Charlemagne relança à la fin du VII^e siècle la *Reconquista* de l'Espagne, qui ne se finit qu'en 1492...

Que dire de l'Asie Mineure, de la Mésopotamie, de la Syrie et de la Perse ? Furent-elles conquises pour la gloire de l'islam, ou ne vit-on là, une fois de plus, qu'une sorte de *razzia* géante, qui était du temps de Mohammed même la principale source d'acquisition de richesses ?

Ces régions encore brillantes et fertiles, marquées par la présence grecque et romaine, profondément chrétiennes par endroits, furent avalées d'un trait, au prix de terribles batailles et de sordides massacres. L'Islam s'imposa alors, avec ses beaux poèmes et ses romans délicats, son artisanat précieux et sa langueur, effaçant la civilisation antérieure.

Là encore, la conquête ne peut être attribuée à une intention religieuse sincère. Instrumentalisée, la religion musulmane couvrit bien des horreurs et installa la région dans un sommeil théocratique mortel pour les connaissances et la réflexion philosophique. Cependant, une certaine prospérité commerciale et un goût partagé – et même démocratisé – du luxe diluèrent l'ardeur religieuse des débuts.

Car cette brillante civilisation de l'Islam d'Orient devait tout de même manquer de confiance en soi ; elle disparut au treizième siècle, en moins de quarante ans, sous les coups d'un conquérant habité par une idée démentielle : le mode de vie urbain devait disparaître. Il fallait raser toutes les villes, et que tout le monde retourne à la vie nomade, seule la vie sous la tente étant digne des vrais hommes. Les destructions et les massacres atteignirent avec Gengis Khan des sommets jamais égalés. On pense que la moitié de la population

des régions dévastées fut froidement assassinée, et qu'une autre fraction fut emmenée en esclavage vers l'Asie profonde. Il est à noter que la férocité homicide des Mongols n'était pas religieuse, mais plutôt idéologique : il s'agissait d'imposer une vision de la vie en société, le nomadisme tribal, non une croyance en une divinité quelconque.

Tant de villes furent rasées et leurs populations entièrement exécutées sur place qu'on n'en connaît pas le nombre. Y eut-il vraiment deux cent mille personnes tuées à la prise de Samarcande en 1220⁵⁹ et huit cent mille durant les quarante jours du sac de Bagdad en 1258 ? Une chose est sûre : la barbarie mongole, atteignant et dépassant tous les records connus, ne laissa derrière elle que des décombres. En réalité la région ne s'est jamais relevée de ces destructions.

LES CROISADES CHRETIENNES CONTRE L'ISLAM, DEUX CENTS ANS D'APPELS AU MEURTRE (1096-1270)

Après plusieurs siècles de combats, l'affaire n'était pas close : qui dominerait la rive nord de la Méditerranée ? La chrétienté ou l'Islam ? Les musulmans avaient conquis toute la rive sud en deux générations, et s'ils avaient reculé quelque peu en Espagne après la reconquête d'une bonne partie du Pays basque et de toute la Catalogne par Charlemagne, ils avaient en revanche regagné beaucoup de terrain à l'est, principalement contre l'Empire byzantin affaibli.

On pourrait donc à bon droit penser avec la majorité

des analystes que les croisades furent déclenchées pour contourner l'avance des Turcs vers l'Europe, consolider et sécuriser la domination des cités italiennes en Méditerranée...

C'est là encore compter pour presque rien le facteur religieux, comme s'il n'était qu'un prétexte, alors qu'il est moteur ; si les croisades avaient été une affaire de gros sous, une sorte de querelle commerciale exacerbée ou encore la conséquence de l'avidité de quelques rois d'Occident, l'initiative n'en aurait pas été laissée au pape Urbain II, et les principaux intérêts concernés (les chevaliers et les marchands) auraient répondu comme un seul homme dès le premier appel du successeur de saint Pierre à libérer Jérusalem, les lieux saints et toute la région de la tutelle musulmane.

Or ce n'est pas du tout ce qui s'est passé.

La première croisade n'a été déclenchée tout d'abord qu'à la suite d'une longue campagne de propagande de plus d'un an, le pape ayant envoyé partout en France des émissaires, suscité des réunions, des rassemblements publics, des cortèges, des cérémonies, des « meetings », en fait, à grand renfort de harangues guerrières prononcées par des ténors de la chrétienté s'égosillant devant des foules magnétisées alors que les seigneurs bâillaient aux corneilles dans leurs fauteuils officiels. Si les « puissances d'argent » alliées à la noblesse avaient voulu la croisade, elles se seraient précipitées, elles l'auraient financée. Elles ne le firent pas. En tout cas pas tout de suite.

D'autre part c'est en France que le pape envoya ses légats, pas à Venise ni dans les villes du sud ou du centre de l'Italie. La France, à cette époque, n'avait rien d'une puissance méditerranéenne, les Francs étaient des continentaux, non des marins épris d'horizons maritimes. Et

pourtant la première croisade fut une croisade principalement française, ou, au moins, franque.

Enfin, la première croisade fut essentiellement un mouvement religieux, spontané et populaire. Le « Dieu le veut ! » qu'elle hurlait, de cent mille poitrines, à Clermont d'Auvergne, plébiscita l'appel du pape Urbain présent en personne à la tribune. Mais aucun des grands rois d'Europe ne se croisa : ni Philippe I^{er} de France, ni Guillaume II d'Angleterre, ni Henri IV d'Allemagne. Ce fut essentiellement une clique de petits nobles menés par un bigot notoire, Godefroy de Bouillon, qui répondit à l'appel...

1095 marqua donc le départ de cette agression militaire de plus de deux siècles contre le monde musulman dans son cœur historique, le Proche-Orient. Les petits chevaliers francs, voyant la foule si décidée, se croisèrent à leur tour et rejoignirent le mouvement pour le contrôler et en tirer bénéfice, c'est évident.

Mais « à la base », l'enthousiasme religieux des roturiers fut tel que les gens partirent immédiatement, emmenant femmes et enfants, créant des bandes de plusieurs milliers de personnes armées de bric et de broc et mal organisées. La France du nord et une partie de l'Allemagne occidentale déversèrent alors vers les ports méditerranéens une foule hallucinée et ultra violente qui commença par dévaster des synagogues, assassiner des juifs ou des voyageurs de commerce musulmans. À peine dirigée par Pierre l'Ermite (dont la solitude prolongée excessive explique sans doute le comportement irrationnel) et Gautier « Sans-Avoir » (voilà un nom qui indique bien une claire intention de reconstituer un patrimoine !), la première foule parvint à la côte beaucoup trop tôt et commença à rançonner le voisinage, qui résista militairement aux « croisés ». Première

bavure... La colonne du prêtre fou Gottschalk sillonna, elle, l'Allemagne comme un trait d'incendies, celle du comte Elmico de Leiningen fit de même, fut repoussée de Suisse, attaqua Lyon, descendit vers le sud, qui l'attendait de pied ferme, et s'en retourna vers l'est...

Finalement, il ne restait plus que la voie continentale, par le Danube. Cette horde de pillards fanatiques et misérables, accompagnée d'une des plus grosses cohortes de prostituées que l'on ait jamais vues⁶⁰ parvint finalement sous les murailles de Constantinople, qu'elle menaça de détruire comme hérétique, le schisme ayant à l'époque quarante ans déjà... L'empereur Alexis leur accorda fielleusement de la nourriture pour qu'ils cessent leurs pillages et susurra à l'oreille des meneurs que Nicée, un peu plus loin, tomberait comme un fruit mûr. Ils s'y rendirent, imprudemment. Les Turcs les y attendaient. Vingt mille tués, fin de la croisade populaire. Gautier Sans-Avoir y perdit même la vie, tandis que Pierre l'Ermite rentra hurler ses psaumes, selon son habitude, dans un monastère de Constantinople, durant vingt ans encore.

De leur côté, les chevaliers prirent le temps de la réflexion et organisèrent un peu mieux leur logistique. Une armée de croisés composée de moines devenus soldats, de paysans fanatisés et de bourgeois parvint à trente mille en Terre sainte au cours de l'année 1098, après un détour par Constantinople où ils purent goûter à la diplomatie perverse des Byzantins, qui parvinrent à les convaincre de continuer leur route vers Jérusalem.

Puis les Francs prirent et pillèrent toutes les grandes villes rencontrées. Les massacres de Nicée et d'Antioche furent suivis de déportations massives. Cette première croisade, marquée par le fanatisme catholique, fut émaillée de prodiges divers : on trouva la « Sainte

Lance » (celle qui avait percé le foie du Christ sur la croix), qui fut brandie en étendard au-dessus des armées croisées, les galvanisant, multipliant leur rage de vaincre. Ils ignoraient fort heureusement qu'il en existait déjà un double à Constantinople... Multiples apparitions de la Vierge, des saints et du Christ, cas de guérisons miraculeuses, tout y passa. L'atmosphère de ferveur avait imbibé l'esprit de la piétaille comme des chevaliers, qui montrèrent un courage répété, stupéfiant et farouche.

Le siège de Jérusalem fut long et meurtrier pour les assaillants chrétiens comme pour les assiégés. Lorsque la muraille effondrée laissa entrer la horde affamée des croisés, du 15 au 18 juillet 1099, la mise à sac de la ville fut totale ; la vengeance, l'ivresse de la victoire, la certitude d'avoir Dieu à leur côté décuplèrent la cruauté des vainqueurs. Soixante-dix mille musulmans, hommes, femmes, enfants, vieillards, furent assassinés. On viola durant des semaines jusqu'à des petites filles de huit ans, les bébés furent jetés par-dessus les remparts avec la bénédiction des moines. Tous les juifs de la ville, rassemblés dans deux synagogues, furent brûlés vifs⁶¹. Au cri de « Dieu le veut ! », on vola, on viola, on tua pendant des jours et des jours, puis dix mille survivants et survivantes furent enchaînés et vendus comme esclaves sur les marchés des autres villes conquises. Le « Royaume latin de Jérusalem » était né, couvrant la Palestine, une partie du Liban et de la Syrie. Godefroy siégea à Jérusalem et les seigneurs se partagèrent le pays en quatre principautés féodales parsemées de fiefs tenus par les aventuriers de la première heure.

Mission accomplie : les « lieux saints » étaient délivrés, pas pour toujours, mais au prix de plus de cent mille tués, chrétiens, musulmans et juifs confondus.

Le temps des commerçants vint alors. Toutes les croi-

sades suivantes n'eurent plus que le lucre comme motif. Le mobile religieux, porté en étendard encore et toujours, redevint l'écran de fumée camouflant pour des siècles tous les comportements criminels, sur la terre même de Salomon et de Jésus-Christ.

UNE CROISADE DE CENT ANS CONTRE L'HERESIE CATHARE (1208-1300)

On présente le plus souvent la croisade contre les « Albigeois » (Albi était considérée à tort comme le cœur de la rébellion) comme une conquête militaire du Midi de la France par la monarchie parisienne, qui aurait ainsi ouvert la voie du sud et donc de la Méditerranée à une dynastie par trop continentale. Une fois de plus, on voit là que c'est l'explication économiste qui l'emporte et masque la réalité profonde de l'événement. Car on ne peut comprendre une lutte de près de cent ans si on ne met pas l'hypothèse religieuse au centre de l'explication : il y eut d'abord une guerre de trente ans ; puis les persécutions, les tortures, les bûchers durèrent plus de soixante-dix ans après que la région soit passée administrativement (fiscalement) et militairement (donc économiquement), sous le contrôle de la couronne de France.

Plusieurs faits en témoignent, que l'on passe trop souvent sous silence, ou qui ont échappé aux analystes.

Tout d'abord, le premier concerné, le roi de France Philippe Auguste, ne se croisa pas à l'appel d'Innocent III. Ce n'est que de manière très tardive qu'il intervint militairement pour faire valoir ses droits de suzerain, à la fin de la guerre, inaugurant une très longue brouille

entre la dynastie française et la papauté. Ce n'est bien entendu pas par sympathie pour les cathares, qu'il aurait cherché à protéger par son refus de répondre à l'appel à la croisade. Tout simplement, Philippe Auguste, qui n'avait que peu d'intérêt pour les choses du ciel, ne s'estimait pas assez concerné par une querelle sur le dogme pour se lancer dans une croisade. D'ailleurs il n'alla jamais non plus guerroyer à Jérusalem.

Second fait : ce sont principalement des seigneurs anglo-normands, et non des Francs, qui se croisèrent et passèrent sous le contrôle des chefs militaires à qui Philippe Auguste a délégué du bout des lèvres son pouvoir sur le sud. Cela indique bien que la conquête n'était pas la cause de l'attaque : jamais Philippe Auguste n'aurait autorisé des étrangers à conquérir pour leur compte un territoire voisin, qui l'aurait pris en tenaille une fois tombé entre leurs mains.

Troisième fait : une certaine forme de rapprochement s'était opérée entre le Languedoc cathare et l'Islam espagnol. Le comte de Toulouse et Pierre II d'Aragon étaient très officiellement favorables à l'hérésie. Et les rois chrétiens de Navarre avaient pris la fâcheuse habitude de prendre pour épouses les filles des émirs voisins. L'hérésie albigeoise, violemment antipapiste et très hostile au catholicisme royal, n'était pas sans développer de surcroît une métaphysique mystique assez acceptable pour l'Islam. C'est d'ailleurs en Espagne que bien des cathares survivants s'enfuirent durant près d'un siècle. Et là, ils devinrent... musulmans !

Quatrième fait : avant de déclencher la croisade, la papauté organisa une longue série de consultations publiques ; fait unique, c'est devant tout le monde, dans les villes et les villages que durant près de vingt ans des moines catholiques volontaires, agissant en mission-

naires, vinrent pacifiquement défier les prédicateurs cathares (les « parfaits ») de venir défendre leurs thèses. Il fallait du panache pour lancer un tel défi, autant que pour relever le gant. Mais les cathares étaient assez puissants dans le comté de Toulouse et le Languedoc pour accepter ces joutes publiques. La papauté dépêcha saint Dominique lui-même, qui fit de très nombreuses interventions, dont la célèbre ordalie au cours de laquelle il proposa de jeter au feu en même temps ses propres œuvres et des textes cathares. Comme la légende rapporte que les livres de saint Dominique sortirent intacts du feu contrairement à ceux de ses adversaires, on imagine l'effet de cette propagande sur les indécis.

Donc, dommage pour les analystes marxisants et les autonomistes méridionaux des années 60, mais il faut se rendre à l'évidence : le Midi n'a pas été conquis pour des raisons économiques sous le couvert d'arguments papistes antihérétiques. Il l'a été parce que les cathares présentaient un danger mortel pour l'Église, perçu dès le début de l'hérésie : ils furent les premiers à traduire en langue profane les textes sacrés de la Bible, Ancien et Nouveau Testament, et les Actes des apôtres. Bien avant Luther.

Or la papauté s'était toujours opposée à une telle ouverture au peuple des textes fondateurs en raison des très nombreuses contradictions séparant les Écritures de la pratique religieuse et institutionnelle de l'Église catholique, ainsi que de ses dogmes officiels. N'importe quel lecteur un peu sensé pouvait voir immédiatement les extraordinaires torsions, les censures multiples et les effacements que le rite catholique romain imposait aux textes de référence. L'hypocrisie de l'Église apparaissait au grand jour, et pas en latin...

La population toulousaine et languedocienne était globalement plus instruite que celle du Nord de la France : l'ancienne Gaule romaine, très urbanisée, se distinguait bien de la Gaule barbare et paysanne, dite « chevelue ». Elle embrassa immédiatement l'hérésie, qui se développa de manière exponentielle⁶². Au point qu'au début de la croisade lancée par Innocent III, près de 15 % des gens du peuple se déclaraient membre de l'hérésie. Dans la couche dominante, c'était encore bien pire : les seigneurs méridionaux, naturellement nationalistes et d'autre part appâtés par la pruderie du catharisme, son ascétisme foncier, avaient encouragé leurs épouses à adopter la nouvelle foi. Pensant, c'est à parier, qu'elles leur demeureraient plus fidèles... Mais ce fut au point que les jeunes filles et les dames devinrent de véritables docteurs de la foi et de superbes exemples d'humilité et de solidarité. Puis, plus tard, parfois, des chefs de guerre !

Tout l'édifice socioreligieux auquel la papauté rêvait pour l'Europe était en train de s'effondrer. Et que se passerait-il donc si la reconquête de l'Espagne maure devait se faire sous la bannière cathare ?

C'était inacceptable ; la croisade fut donc décidée. Elle fut déclenchée, menée et terminée par une véritable pègre européenne venue du nord de la France, de Flandres, d'Angleterre et d'Allemagne, des sortes de « seigneurs de la guerre » qui ne demandaient qu'à aller violer et piller. Trop lâches pour aller à Jérusalem (dont on apprenait à cette époque de fort méchantes nouvelles), trop couards pour s'attaquer à de vraies armées, ils préférèrent massacrer des civils. Et avec la bénédiction et l'indulgence papales.

Trente ans de guerre active, soixante-dix ans de « nettoyage ». D'abord le glaive, puis les bûchers.

L'objectif militaire des croisés était donc de détruire cette « anti-église » si prospère, avec ses six évêchés cathares créés dès le XII^e siècle. Cet objectif, désigné par la papauté aux barons comme leur mission première, rencontra une résistance farouche. Non seulement les seigneurs du Midi, profondément touchés par le catharisme, n'entendaient pas renier leur foi, mais ils étaient depuis des générations aguerris par leur participation à la Reconquista espagnole. Les croisés battirent donc la campagne, dépeuplèrent les villages, saccageant les récoltes, abattant les vergers. Ils menèrent une guerre d'extermination par la famine et par le feu, clairement dirigée en priorité contre les civils. D'autant plus que les négociations étaient rendues difficiles par un problème de langue. Les croisés parlaient la langue d'oïl et l'anglo-normand, alors que les languedociens s'exprimaient en occitan, une variante du bas-latin⁶³. La plupart du temps, sur le refus de livrer les cathares ou de se rendre, les croisés attaquaient le village, pillaient, violaient et tuaient. Lorsqu'ils capturaient un évêque cathare, ou un seigneur ouvertement hérétique, ils les brûlaient avec leur famille, hommes, femmes, et enfants⁶⁴.

Le légat du pape, Arnaud Amaury, grand maître de l'ordre cistercien et abbé de Cîteaux, n'était pas un tendre ; il n'appela pas ses soudards à la modération et voulait du résultat. Les terres du vicomte cathare d'Albi, Raymond Roger Trencavel, furent les premières envahies. Les tentatives de négociation, à Montpellier puis à Béziers, échouèrent du fait de l'intransigeance du légat. Une première action des croisés aboutit à un premier massacre de plusieurs centaines de personnes dans Béziers. Puis, à la suite d'une sortie imprudente des Biterrois, les croisés firent leur entrée dans la ville.

Ils firent jouer l'indulgence plénière de la bulle papale, rappelée par le légat Amaury, qui est l'auteur de la phrase célèbre : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ». Les Biterrois, qui avaient courageusement refusé de livrer les parfaits cathares au moment de l'ultimatum prononcé dès le début du siège, périrent avec eux, pour l'exemple. Le massacre, inouï dans cette région depuis la conquête romaine, eut un double effet : désespoir et ralliement pour certains, flambée de colère et rébellion immédiate pour la plupart. Les dix mille morts de Béziers devaient être vengés.

Ce fut ensuite le tour de Carcassonne, qui fut vidée de ses habitants après s'être rendue. Fait prisonnier par les croisés, le vicomte de Trencavel fut assassiné quelques temps plus tard dans sa geôle, à l'âge de vingt-quatre ans. Durant cinq ans, une forme de guérilla se propagea dans le Languedoc occupé, et le légat Amaury dut alors nommer le baron croisé Simon de Montfort pour régler la question.

Les destructions furent inouïes, répétées, systématiques. La dévastation fut profonde et irrémédiable. Le Midi se dépeupla et dépérit. Les villes tombèrent les unes après les autres : Pamiers, Mirepoix, Bram, Alzonne, Puissergier, Lavaur. Ces cités, aujourd'hui oubliées, endormies dans l'anonymat, étaient prospères alors. Mais la répression fut féroce ; ainsi les seigneurs cathares furent pendus, d'autres brûlés, d'autres eurent le nez coupé et les yeux crevés. Leurs femmes et leurs filles furent livrées à la soldatesque avant d'être intégrées de force aux bataillons de captives-prostituées qui suivaient l'armée croisée⁶⁵. À Lavaur, la châtelaine Guiraude de Montréal fut lapidée au fond d'un puits. Un bûcher improvisé de trois cents parfaits décapita le clergé cathare de la région.

La guerre se poursuivit de cette manière durant cinq années pleines ; Castelnaudary, tout le comté de Foix, furent économiquement anéantis et dépeuplés par les armées de Simon de Montfort et Arnaud Amaury. En 1212, les régions d'Albi et d'Agen furent occupées et saccagées à nouveau, menaçant Toulouse. Le comte négocia avec le pape, obtint que sa ville soit épargnée, mais Narbonne et Foix tombèrent sous la coupe de Simon de Montfort. Le concile de Latran en 1215 sembla un temps calmer les choses, entérinant l'indépendance de Toulouse et la mise sous tutelle de tout le reste du Languedoc.

Mais l'année suivante, les excès des soudards de Montfort déclenchèrent une nouvelle révolte, de nouvelles répressions, des massacres de masse, des bûchers collectifs aux très lourdes conséquences démographiques pour le Midi. La guerre recommença. C'était sans fin... Vers 1220, les seigneurs cathares avaient repris presque toutes les villes occupées par Montfort.

C'est le moment que Philippe Auguste choisit pour attaquer et récupérer « ses » fiefs conquis par Montfort. Par opportunisme, pour les rentrées fiscales, plus du tout pour des raisons de dogme : Philippe Auguste qui avait mené une longue guerre très coûteuse contre les Anglais dont il triompha à Bouvines avait besoin de renflouer le trésor royal.

Mais le comte de Toulouse, Raymond VII, reprit la lutte et l'initiative. Nouveaux massacres, nouvelles horreurs, généralisation de la torture et des bûchers. Le comte dut capituler et signer le Traité de Paris en 1229 pour sauver Toulouse de la destruction. Les inquisiteurs s'installèrent alors dans toutes les agglomérations importantes, tandis que de lourds chariots portant des cages de métal parcouraient les campagnes. Les captifs

mouraient de faim en public, comme les vierges de fer de l'Allemagne. On brûla des parfaits en masse, avec leur famille. Les cathares ne purent plus vivre autrement que clandestinement...

Une dizaine d'années plus tard, la révolte reprit en 1240, dans les Corbières. Les inquisiteurs furent massacrés à Avignonet. Puis à Albi, Narbonne, reprises et libérées, le clergé catholique fut lynché par la population excédée par plus de trente ans d'exécutions publiques hebdomadaires.

Mais la résistance, réfugiée dans le château de Montségur, fut décapitée par la prise de la place forte en 1244. Deux à trois cents des dernier parfaits, rescapés de trente ans de guerre, furent immédiatement brûlés vifs. Le catharisme ne se releva pas de cette dernière défaite... L'Inquisition reprit son travail macabre jusqu'en 1300 !

L'éradication de l'hérésie fut complète. Quelques parfaits s'enfuirent en Lombardie, peut-être en Corse. Le bilan humain de cette première guerre de religion en pays chrétien fut extrêmement lourd : les destructions humaines et le saccage des infrastructures culturelles, économiques et commerciales, furent tels que le Midi assommé entama son déclin⁶⁶. Alors qu'il était la partie la plus évoluée et la plus florissante de l'ancienne Gaule puis de l'empire de Charlemagne, alors qu'on avait vu y naître les premières universités de France, les premiers progrès techniques venus de Byzance, la première vraie littérature médiévale, il s'assoupit dans la défaite.

Simplement parce que les « parfaits » avaient traduit les Saintes Écritures, procédant à un dévoilement inacceptable pour l'Église. La radicalité de leur lecture des textes traduits les poussait à nier la virginité de Marie, la Divinité du Christ à égalité avec le Père, donc la

sainte Trinité, les sacrements (sauf le baptême, rebaptisé *consolamentum*), et l'autorité du pape. Des dizaines de milliers de tués, de morts de faim, des centaines de milliers de vies brisées sur un point effectivement stratégique : *le droit de réfléchir, le droit de lire, le droit de dire*. Justement ce que la pensée religieuse dominante ne pouvait tolérer, sans courir le risque de mettre en danger cette domination même. Mais la papauté pouvait se rendormir tranquille : plus personne n'oserait traduire l'Ancien et le Nouveau Testament en langue vulgaire. Plus personne ne contesterait la virginité de Marie ni l'autorité des papes avant... Martin Luther. L'Église catholique, avec ses terribles massacres, n'avait donc gagné que deux siècles de répit.

LA CROISADE INTERIEURE CONTRE LES SORCIERES

Il est difficile de dater avec précision les débuts du grand mouvement d'extermination des sorcières et des sorciers dans l'Occident chrétien. La directive biblique était très claire : « Tu ne laisseras point vivre la magicienne » (Exode 22, 18). Elle fut appliquée très tôt, contre les prêtresses et les prêtres païens. Tout comme dans l'ancien royaume hébreu, l'accusation de sorcellerie menait en pays chrétien le plus souvent à la mort, ou au moins à des punitions et des mutilations administrées en public.

Dans tous les cas, la pratique de la magie et de la sorcellerie était interdite par les textes les plus sacrés du judaïsme, de la chrétienté et de l'islam⁶⁷.

La raison pour laquelle les religions monothéistes comme le judaïsme, le christianisme et aussi l'islam se

Frank Henry Timour

LE LIVRE NOIR DES RELIGIONS

Depuis les premiers sacrifices humains rituels de la préhistoire jusqu'aux grands conflits du monde contemporain, ce livre noir dévoile le bilan historique criminel de toutes les religions, qui furent toujours fauteuses de guerre.

Décrivant avec précision les rouages de la pensée religieuse, il montre que les textes sacrés ne sont pas authentiques et que l'intention génocidaire les nourrit. Il apparaît alors que les religions et leurs représentants sont les ennemis naturels de la liberté des hommes et des femmes. Les institutions religieuses justifient les inégalités et prétendent diriger, de manière totalitaire, les pensées et les actes de l'ensemble des membres du corps social.

Celui-ci ne peut donc se défendre qu'*en chassant Dieu de l'espace public*, afin de pacifier les relations entre toutes les communautés et tous les pays. Les religions doivent désormais retourner à la zone du privé dont elles ne sont sorties que pour le malheur de l'humanité.

Dans une période où les crimes des religions réapparaissent au grand jour, et où la simple défense d'une laïcité molle ne suffit plus à les contenir, ce livre noir est l'instrument indispensable de la lutte contre le fanatisme religieux. En s'appuyant sur les plus grands philosophes et les meilleurs historiens, il propose une lecture nouvelle de la géopolitique et de l'histoire mondiales, susceptible de faire réfléchir aussi bien celles et ceux qui se sont égarés dans des croyances trompeuses, que ceux qui sont naturellement hostiles ou sceptiques face au fait religieux.

Frank Henry Timour, d'origine turque, est né au Canada. Il a enseigné la philosophie et l'histoire aux États-Unis, où il vit actuellement.

978-2-36194-024-9



25 €